5e Année - N° 183 Le N° 0 $ 50 Jeudi 2 Mars 1944

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Réparateur ambulant de bicyclettes à Saigon.

(Dessin de Nguyễn-van-Hoa.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

VOTRE INTÉRÊT — VOTRE DEVOIR

Ne laissez pas vos capitaux improductifs
Donnez sans hésiter votre appui
au Gouvernement.

Souscrivez aux

BONS DU TRÉSOR INDOCHINOIS

TAUX D'INTÉRÊT ANNUEL 2,50 %

BONS A UN AN

émis à 97 $ 50
remboursables
au pair à un an de date

BONS A TROIS MOIS

émis à 99 $ 50
remboursables
au gré du porteur

au pair	à	TROIS MOIS	de date
à 100 $ 60	à	SIX MOIS	de date
à 101 $ 20	à	NEUF MOIS	de date
à 102 $	à	UN AN	de date

Vous trouverez aux guichets des Banques, des comptables du Trésor et de l'Enregistrement des coupures de 50, 100, 1.000, 10.000 et 100.000 piastres.

Les bons à un an à moins de 6 mois d'échéance, et les bons à trois mois à toute époque sont escomptables à la Banque de l'Indochine (Taux 3 %).

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

5e Année - No 183 — 2 Mars 1944

Édité par
l'ASSOCIATION ALEXANDRE - DE - RHODES
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

Toute la correspondance, mandats, etc. doivent être adressés à la Revue "INDOCHINE"
6, Avenue Pierre Pasquier — HANOI

ABONNEMENTS :

Indochine et France :
Un an : **25 $ 00**, 6 mois : **15 $ 00**

Etranger :
Un an : **35 $ 00**, 6 mois : **20 $ 00**
Le numéro : **0 $ 50**

SOMMAIRE

Un déjeuner avec le Maréchal, par R. BENJAMIN.

Deux expositions à Hanoi. — L'exposition du Caoutchouc ; l'exposition horticole.

L'arboriculture fruitière en Annam, par A. A.

Comment l'on voyageait dans l'Indochine ancienne, par L. MALLERET.

Souvenirs d'un vieil annamitisant (suite), par L. CADIÈRE.

Un plan japonais d'Angkor Vat, par V. GOLOUBEW.

Chants et cris de la rue à Saigon (suite et fin), par E. BERGÈS.

Chevaux et éléphants dans les cultes annamites, par DUMOUTIER.

Abonnements : *Les abonnements partent du 1er de chaque mois.*

Changements d'adresse : *Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 0 $ 40 en timbres et rappeler l'adresse précédente, faute de quoi le changement ne pourra être effectué.*

Règlements : *Nous prions instamment nos lecteurs et abonnés, lorsqu'ils nous adressent un règlement, de bien vouloir nous rappeler le numéro figurant en haut, à droite, sur notre facture.*

Nos factures de renouvellement sont envoyées un mois environ avant l'expiration de l'abonnement.

Si le règlement ne nous parvient pas un mois après la fin de l'abonnement, nous serons dans l'obligation d'envoyer un recouvrement postal et les frais en seront à la charge de l'abonné. Aucun règlement par acompte n'est accepté.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UN DÉJEUNER AVEC LE MARÉCHAL

par R. BENJAMIN

(Extrait de l'ouvrage "Les sept étoiles de France", Paris, 1942)

IL n'y a pas de plus heureuse minute pour un écrivain que celle où tenant une certitude, il prend sa plume et se dit :

« Je vais la faire partager ! »

Etre convaincu pour convaincre, c'est tout le peintre ou tout le poète. Sans conviction, la plume n'a qu'à rester dans son plumier. Ce beau métier d'écrire n'est rien, s'il n'est d'abord un élan d'amitié. L'écriture s'adresse à des hommes : il s'agit de les toucher, pour les persuader. L'art pour l'art n'est qu'une dérision. Je ris de ces purs artistes qui rougiraient d'écrire des choses utiles. La plus belle amphore grecque n'est pas celle qui fait voir le plus de grâce sur la plus belle épaule de la plus belle des femmes. C'est celle aussi qui s'emplit le mieux à la fontaine.

Je ne prends pas ma plume pour faire des ronds de bras ni des arabesques. Je suis sur terre et ne perds pas pied. Les temps sont aigres et troubles. Il court de mauvais vents sur ce pauvre pays, qui frissonne et ne se reprend pas. Qu'est-il donc en train de vivre ? Une aube ? Un crépuscule ? Ses doutes ruinent ses espoirs. Cela fait peine ; et je voudrais pouvoir dire à tous, sans irriter personne, que pourtant dans le malheur nous tenons une chance immense, une chance si singulière qu'elle doit être la plus belle. On ne nous parle que de défaite : nous avons à notre tête un homme plus émouvant qu'une victoire !

Une victoire peut être une surprise, tandis que cet homme est la sagesse et la vérité acquises au cours d'une longue vie. Il représente l'honnêteté d'un effort quotidien, au bout duquel il nous sauve dans la clarté d'une âme sans passions. C'est, quand on y songe, à en avoir les larmes aux yeux de bonheur ! Mais la moitié des Français n'y songent pas. Je ne donne pas vingt ans avant que nos enfants chantent la fortune de leurs pères, qui seront morts sans la soupçonner. Au lieu de comprendre, au lieu d'être fiers, au lieu de vivre en conscience une des grandes pages d'histoire !

***

Ces mauvais vents dont je parle, il faudrait tout de même s'en défendre, avant qu'ils aient effeuillé toutes nos roses. Ce sont des vents où se reconnaît l'haleine des hommes. Tendez le dos, sans exposer le cœur. Laissez courir, laissez passer. Et ils passeront.

Cher pays malheureux, il a toujours eu de ces vents-là. Toujours des doutes et des intrigues. La Ligue, la Fronde, le grand Condé. Le pouvoir sans cesse trahi. C'est un pays d'orages, et qui paraît ingouvernable.

Sauf à l'heure enchantée où un grand homme le prend en mains. Une fois, deux fois par siècle. La France est le pays des grands hommes. Que c'est coupable de les méconnaître, au lieu de s'émerveiller le temps que nous vivons près d'eux, et que nous avons encore et nos cœurs et nos voix !

Ah ! Français d'aujourd'hui, si vous saviez regarder ceux qui vous découragent, vous verriez qu'ils ne sont que des fantoches !

Prenez-vous au sérieux ce fanatique de l'esprit qui devant tant de ruines parle encore de « faire table rase » ? Il rit d'une « Révolution à l'eau de rose » ; il s'esclaffe devant une politique de bonté faire pour toucher « les patronages et les bonnes sœurs » ; il réclame, en serrant le poing, des « violences nécessaires ». Il veut des nettoyages, des balayages, des sanctions, des exécutions ! Il s'élance en jetant cette phrase de feu :

« Il n'est de Révolution que dans le sang ! »

Répondez-lui par le silence... Et fuyez-le.

Comme vous fuirez le fanatique du cœur, qui, lui, est horrifié par les « crimes » de la Révolution nationale. Révocations, condamnations ; les francs-maçons tirés de leur ombre, les Juifs chassés de l'Etat, autant d'atteintes à la libre pensée ! Il demande dans un frisson de justice : « Où est la France dans tout cela ? »

Ce malheureux, gâté jusqu'à la moelle, a dans le sang plusieurs siècles de sensiblerie. Le désastre lui-même ne l'a pas changé. Rien ne le changera. Son utopie est une forme dénaturée de l'espoir. Un espoir hébété. La caricature d'une vertu.

On aime presque mieux la calomnie : elle est moins bête. On savait d'avance qu'elle n'épargnerait pas le Maréchal. Dès que la grandeur paraît, la calomnie s'approche à pas feutrés. Vous avez vu de ses tracts ? Vous y avez lu que le Maréchal ne croyait pas à la puissance des chars, que Joffre en ses Mémoires, affirme que c'est Nivelle et non Pétain qui a gagné Verdun, et que Poincaré, dans ses Souvenirs, déplore que ce chef ait été le plus défaitiste de tous les chefs. J'entends bien qu'une âme généreuse s'écriera que c'est curieux qu'on fasse appel à lui, chaque fois qu'on se trouve à bout de courage ! Ne discutez jamais avec la calomnie. Elle n'attend que vos raisons pour reprendre de l'élan.

Comme la hargne, affreux legs d'un régime qui ne veut pas, semble-t-il, qu'on l'oublie. Là encore, il faut comprendre. Ceux qui se plaignent toujours, réclament toujours, et ne font que revendiquer, il est de toute évidence que ce sont d'abord des mécontents... d'eux-mêmes. Ils n'auraient pas une âcreté si continue. C'est leur nature qui les empêche d'admirer. Ils ne parlent de nos malheurs que pour dire : « La plus grande défaite de l'histoire ! » Comme s'ils savaient l'histoire ! S'il est exact qu'elle est si grande, c'est qu'un grand homme nous l'a grandie.

Dites-leur : « Le Maréchal a de l'âme ». Ils font la moue : « A-t-il du caractère ? » Dites-leur : « L'Amiral est un caractère ». Il font la moue : « Est-ce qu'il a de l'âme ? »

Ne leur parlez d'aucun homme en vue. Ils prétendent qu'il est acheté. Et ils sont toujours trahis, et il n'y a rien de changé.

Leur grand projet, c'est de tout refaire, l'Etat, la société, ses lois, en oubliant bien entendu de se refaire eux-mêmes. Tous les jours ils demandent à grands cris ce qui est juste, en montrant des visages horribles... d'injustice.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Derrière ces enragés, dans leur ombre, grouillent toutes les sortes d'esprits débiles. Ceux-là n'ont plus la force de penser par eux-mêmes. Ils se pendent à vos basques en suppliant : « Eclairez-moi... vous qui savez ! » Mais ils oublient ce que vous leur dites, à la minute où ils l'entendent.

Assourdis, épuisés par la T.S.F., la presse, les innombrables fausses nouvelles et l'accumulation des catastrophes, ce sont des girouettes qui tournent au moindre souffle.

Du moins tournent-ils. Les faibles d'âme ne tournent même plus. Rien ne les anime. Ah ! le grand malheur, c'est bien le manque d'âme ! Un homme sans âme, qui ne se donne jamais, ne peut même pas concevoir qu'un autre se soit donné. Autant expliquer le Maréchal à une couleuvre. C'est l'éternel soupçonneux. Si encore il ne répandait pas ses soupçons ! Mais il les laisse tomber sur tous ceux qu'il rencontre, comme autant de gouttes d'eau gelée :

« Nous ne nous relèverons pas !... Nous aurons le communisme ! »

Il faut le fuir aussi, il faut les fuir tous. Il faut se garder de toute conversation. Il faut rentrer en soi-même ; il faut retrouver ses souvenirs. Tous les boiteux de l'esprit ne peuvent rien contre ce fait, qu'au seul grand nom de Pétain trois émotions se lèvent dans nos cœurs, avec trois dates : 1916-1917-1940 ;

***

Je me souviendrai toujours de cette fièvre que j'ai eue la première fois qu'après le désastre, à Vichy, j'ai vu le Maréchal. Des mois avaient passé. J'étais convié à déjeuner. J'attendais à l'hôtel du Parc, dans un état d'extrême émotion, arpentant de long en large un salon... à colonnes. Pourquoi des colonnes ? Qui le dira ? Je ne l'ai d'ailleurs vu qu'après ; sur le moment, je ne voyais rien. Je pensais à Verdun dans la boue et dans le sang, à l'émeute avec ses cris, à la débâcle dans le désespoir, et à cet homme surgissant trois fois pour apporter trois fois la force et la paix. Quelles pages d'histoire !

Il faut se rappeler l'angoisse qui étreignait la France, pendant qu'à Verdun, dans un enfer de feu, les deux plus grandes armées de l'Europe s'écrasaient l'une contre l'autre. L'Allemagne voulait foncer, forcer, passer. Et Paris, perclus d'émotion, tendait l'oreille. Paris n'était plus rien, malgré sa grâce et ses chefs-d'œuvre, rien qu'une pauvre ville ouverte, attendant son sort du courage de ce seul homme, qui menait tout, maintenait tout, et faisait la besogne atroce de boucher tous les jours les trous sanglants de sa muraille humaine en y ramenant de nouveaux soldats, qui sur son regard d'homme d'honneur mouraient.

Et 17 ! Après l'étouffement de l'épouvante, tout à coup le vent d'orage, le tourbillon sur le pays. Tout grince, tout craque, tout crie, les hommes dans le délire et les choses en se brisant. Pétain s'avance, regarde, comprend et parle, doucement, puis fermement. Et il est la justice, parce qu'il est la charité.

Un chef, un juge. Il devait être mieux : un père. En 40, il ne s'agissait plus de demander des vies ni de dompter des rages : il fallait sauver la France du désespoir. Une débâcle, c'est un dégel, — dans la boue, dans la honte. Le pied s'enfonce, l'âme aussi. Sous le soleil éclatant d'une nature qui gardait son visage de sagesse, la Patrie était emportée dans le torrent de la défaite, parmi des millions d'hommes aux yeux hagards. Le Maréchal, d'une voix étouffée, dit simplement :

« Français, je suis là. J'étais avec vous dans la gloire. Je ne vous quitterai pas dans le malheur ! »

La Patrie lui tendit les bras. Une fois encore, elle était sauvée.

Je revivais cette scène et frémissais de la vivre, quand il parut, très calme, très simple, suivi de ses chefs de cabinet.

Pour être vrai, il eut fallu que je n'eusse rien à dire, même pas : « Bonjour, monsieur le Maréchal ! » Mais je le dis — je ne sais plus de quel ton — et il me répondit en souriant, pour qu'un équilibre entre nous s'établît. Ses yeux me disaient : « Allons ! Quel excès de sentiment !... Pour l'instant, mon ami, il ne s'agit que de déjeuner ».

C'était juste. J'apercevais la table mise dans une salle à côté, une large table hospitalière, où depuis deux ans, pas un jour, le Maréchal ne s'est assis tout seul, où il accueille ceux des Français qui de passage à Vichy, viennent prendre ses conseils, et le renseigner sur le pays.

Le Maréchal se met à table avec satisfaction et curiosité. Satisfaction, parce qu'il se détend : il laisse les affaires de l'Etat. Il lui arrive en s'asseyant de passer la main sur son front, pour se libérer : repas ; repos. Curiosité, parce qu'il apprend, et il n'est jamais las d'apprendre. Une salle à manger, c'est le meilleur poste d'observation. Le plaisir de la nourriture agit sur les plus sévères. Si le premier plat les met en train, au second il s'abandonnent. C'est alors que le Maréchal regarde, écoute, et juge. Il verra à l'appétit d'un préfet s'il est capable de donner l'exemple des restrictions. Il entendra de subites promesses, saura si elles viennent du cœur ou de la chaleur du vin. La table est une tentation qui révèle des faiblesses. Elle est aussi pour quelques âmes timides une occasion d'élans, que sans elle le Maréchal ignorerait. Le Maréchal à table distingue ceux qui sont siens.

Et quand il se lève, le repas fini, ramenant ses hôtes au salon à colonnes, il a choisi ceux avec qui il aura du plaisir à prendre son café. Il laisse le protocole qui l'intimide et s'abandonne à l'amitié qu'il aime. Il fait signe gracieusement : « Vous... et vous... venez vous mettre là ». Et on s'assied près de lui.

Pendant le repas, le Maréchal observe. Après le repas, il se détend, il interroge et il se confie.

S'il a près de lui un Parisien, il posera des questions courtes mais inquiètes. Paris est son grand souci. Loin de Paris, comment gouverner ? Le gouvernement, la France sont à l'hôtel... Ce n'est pas qu'il s'en plaigne, mais il en souffre. Et la souffrance de Paris lui fait mal, Paris qui a froid, qui a faim, Paris sans regard et sans voix, Paris résigné, Paris avec ses rues barrées, ses nuits opaques, tant de boutiques closes, les places vides, son air de ville frappée, qui pâtit pour toute la France. L'Amiral Bard lui a dit : « Ah ! vous voir à Paris ! Ce serait le plus beau jour de ma vie ! » Ses yeux ont répondu : « Oui, ce sera un très grand jour ». Il aime Paris, la gloire des Invalides, l'élégance de l'Institut, et l'homme du peuple à Paris, l'artisan sensible, qui comme lui cache ses émotions.

S'il lui vient un préfet, il se renseigne sur sa préfecture... puis sur la province. Il anime l'une, en montrant l'intérêt de l'autre. Préfet, c'est un si beau destin ! C'est être un petit roi. Tout diriger,

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

tout animer, nourrir les corps et les esprits. C'est du moins le rêve de demain. Car hier, le préfet connaissait une ignominieuse servitude entre les exigences de l'électeur et les insolences de l'élu.

S'il reçoit un officier retour d'Allemagne, qui a vécu de longs mois prisonnier, il prendra garde d'éveiller de trop mortels souvenirs, mais il tentera de savoir les bienfaits spirituels de sa retraite forcée.

« Maintenant, dira-t-il, vous vous connaissez mieux ? C'est l'essentiel dans la vie... Et vous avez mesuré vos forces ? Ce que le bonheur permet rarement. Je vous souhaite de vous en servir ! »

L'officier ressentira l'émotion d'avoir devant lui le chef tel qu'il le rêvait, dans ses longues songeries, mélancoliques ou exaltées.

S'il a invité un industriel, il lui demandera ce que disent ses ouvriers.

« Moi, je pense à eux. Mais eux, que pensent-ils de moi ? ».

Il le dit d'un ton calme, comme tout ce qu'il dit, en appuyant sur les deux mots qui marquent son souci. Il touche à la plus grave question, la misère des peuples. C'est pour elle que les nations se sont soulevées et se déchirent, dans ce siècle de fer, où les industries édifiées à la hâte, par amour de l'argent, ont créé des armées de prolétaires, plus esclaves que les esclaves. Le Maréchal n'a rien d'un dictateur qui bouleverse le présent, en prophétisant l'avenir. Il n'est que le père de sa patrie. Les ouvriers sont ses enfants, comme le furent ses soldats. Il voudrait les tirer de leurs ténèbres, sévir contre ceux qui les y tiennent. La Charte du Travail lui a donné beaucoup de mal. Il connaît bien ses adversaires ; et même le jour où il paraît céder, il se dit, tenace, qu'il doit en venir à bout.

S'il accueille un artiste, il parle à cœur ouvert. Un artiste digne de ce nom lui donne confiance, parce que cet homme part du réel. C'est du critique ou du philosophe que le Maréchal se méfierait. Il arrive à ces messieurs de construire sans fondations sur le vide de leur pensée. Mais l'artiste bâtit sur ce que la création nous offre. L'artiste, en dégageant la beauté, ordonne le monde. N'est-ce pas le travail de l'homme d'Etat sur son pays ? Le métier de l'artiste touche beaucoup le Maréchal. Et comme une de ses idées les plus chères est qu'éduquer l'enfant, c'est harmoniser tout en lui, il rêverait qu'il n'y eut que des artistes pour enseigner, et que par l'enseignement chaque enfant se fît une âme d'artiste. Pour qui éprouve le beau, le mal n'a plus d'attraits.

Enfin, si le Maréchal a la chance de recevoir une femme à sa table, ce lui est un plaisir sensible qu'elle lui serve son café, plutôt qu'un colonel, ou même un général. Une femme, quand elle est fine, renseigne à ravir sur la sensibilité du pays. Et le Maréchal est de ces hommes qu'une présence féminine tient en éveil et rend heureux. Il sait ce que la France doit aux femmes, la moitié de son génie, fait de leur grâce et de leur tour d'esprit. Puisqu'il mène un instant la France, il rend hommage aux femmes qui en sont l'ornement. Et si l'une d'elles lui fait l'honneur de sa visite, galant et malicieux, il tire d'elle des ondes et des sons qui lui deviennent des indications précieuses.

Ce goût d'accueillir, qui est d'un chef d'Etat curieux de tout, il l'eut déjà comme général, quand il recevait des étrangers à son état-major. Il le pratique en grand seigneur, attentif aux détails. A sa tenue d'abord, qu'il vérifie dans une glace, avant de paraître, précaution charmante chez un homme de cet âge. Il ne s'abandonne jamais : il serre sa cravate ; il tire ses manchettes. Puis il y a le menu, sur lequel il jette un regard, avant d'aller trouver ses hôtes ; il le veut sobre et bon. Enfin, il prend garde à la place de chacun, et la lui donne selon ses titres. Sa table est une image de la civilisation telle qu'il l'entend.

Je l'ai vu recevoir ensemble un haut fonctionnaire et un grand patron. On lui avait dit du premier avec chaleur :

« C'est un vrai chef. Il s'impose. »

Du second, avec malice :

« Il paraît que c'est un monsieur. Mais si discret... qu'il n'en laisse rien paraître ! »

Le Maréchal les accueillit sans marquer de préférence. Comme le haut fonctionnaire était un officiel, il le mit à son côté. Et il plaça l'autre en face. De sorte qu'il le vit mieux, tandis qu'il entendait seulement le fonctionnaire. Ce dernier lui parut bien oratoire pour commander de manière utile. Pas assez modeste pour servir. Trop poli pour être honnête.

Le grand patron, au contraire, paraissait triste et réfléchi : le Maréchal en fut touché. C'est une tâche si dure de mener des hommes ! Le grand patron parlait peu, et ce qu'il disait était d'une grande mesure.

En se levant de table, c'est le grand patron que le Maréchal appela.

L'autre piaffait à l'écart parmi les chefs de cabinet. Ceux-ci le comblaient de leur déférence, il n'y prenait pas garde ; il faisait un œil de poule irritée dans la direction du Maréchal, se murmurant à soi-même :

« Pourquoi perd-il son temps avec ce malheureux... puisque je suis là ? »

Or, le dialogue suivant s'engageait entre le Maréchal et le malheureux :

« Avez-vous beaucoup d'enfants ? demandait le Maréchal.

— Je n'en ai plus que cinq, monsieur le Maréchal, répondait le patron.

— Combien en avez-vous perdu ?

— Trois.

— A la guerre.

— Oui, monsieur le Maréchal.

— Ainsi, vos aînés étaient des fils ?

— Non, monsieur le Maréchal. Deux filles... infirmières... tuées dans un bombardement. »

Le Maréchal se tut. La guerre moderne a renversé toutes les notions. C'est le malheureux qui reprit en rougissant :

« Vos messages m'ont soutenu. Ils sont si beaux !

— Je voudrais au moins, dit le Maréchal, qu'ils fussent utiles et justes.

Il esquissa un sourire.

— Mais je ne suis pas encore classé parmi les intellectuels...

Le visage du patron s'éclaira :

— Grâce à Dieu ! Ce qui frappe dans vos messages, c'est leur sérénité.

Le Maréchal lui donna ses yeux :

— Voilà qui me fait plaisir.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

— Les intellectuels, dit le patron, sont des inquiets, qui doutent.

Et il avoua :

— Je rêverais d'avoir votre sérénité pour commander... C'est si délicat ! Il faut savoir pardonner à un certain mauvais esprit. Nous avons devant nous toute une génération rancunière, haineuse. Comment la prendre ?

Ses yeux n'avaient pas quitté le Maréchal.

— Aurons-nous la chance, demanda-t-il timidement, que Dieu soit rendu à nos écoles ?

Le Maréchal répondit gravement :

— Nous aurons mieux.

— Mieux ? fit le patron.

Ses sourcils montèrent comme un arc gothique.

Mais le Maréchal, solide comme une chapelle romane, reprit :

— Mieux. Il sera dans la Constitution.

— Ah ! fit le patron, nous ne pouvions pas espérer plus. La France vous en aura beaucoup de gratitude.

— Cela... je n'en sais rien, dit le Maréchal. Se rend-elle compte qu'elle revient de loin ? »

Sur ce mot de doute, le haut fonctionnaire fondit sur eux comme un corbeau. Il n'en pouvait plus de son éloignement. Il dit d'une voix de fausset, les bras ouverts :

« Monsieur le Maréchal, je pars !

Le Maréchal le regarda et dit avec force :

— Ah !... parfait !

— Je rejoins mes administrés, reprit l'autre solennellement. J'attends de vous, monsieur le Maréchal, un mot d'ordre.

Sans s'émouvoir, le Maréchal lui dit :

— Aimez-vous donc tellement les ordres ?

Tête dressée, la main haute, le pied provocant, le haut fonctionnaire débita d'un trait :

— J'aime les directives, monsieur le Maréchal ! Mes subordonnés vont me demander : « Que conseille le Maréchal ? Qu'a dit le Maréchal ? Que veut le Maréchal ? »

Et il attendit, au garde-à-vous. Mais le Maréchal vit que c'était le garde-à-vous d'une sentinelle plutôt que d'un homme d'honneur, et il répliqua avec malice :

— Si vos subordonnés vous parlent ainsi, répondez-leur : « Le Maréchal m'a conseillé... d'avoir confiance dans le Maréchal ».

Le haut fonctionnaire fit un sourire pincé... et une pirouette. Sa bouche précieuse allait s'ouvrir : elle se referma. Il avait posé sa tasse de café : il la reprit. Fit-il une légère grimace en buvant ? Le Maréchal lui dit avec douceur :

« S'il est amer, remettez donc un morceau de sucre. »



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

EXPOSITIONS A HANOI

L'exposition du Caoutchouc

(Saison de l'Artisanat, de la Petite Industrie et des Arts appliqués 1943-1944)

Se succédant comme les différents tableaux d'une pièce de théâtre entre lesquels on baisse le rideau pour changer le décor, les manifestations de la Saison artisanale continuent à se dérouler dans la salle de la rue Paul-Bert, bien qu'à une cadence quelque peu ralentie.

Depuis le 15 février dernier, c'est le caoutchouc qui tient l'affiche et la semaine qui lui est consacrée comprendra en réalité douze jours puisque c'est seulement le 28 février qu'elle prendra fin.

Peut-être certains s'étonneront-ils qu'une telle manifestation soit incluse dans le programme de l'exposition puisque, à vrai dire, l'artisanat du caoutchouc est à peu près inexistant, mais le comité directeur se proposant de faire le point des possibilités actuelles de la Fédération dans le domaine économique, il lui a paru intéressant de présenter une des branches de l'industrie locale qui accuse, au cours de ces dernières années, les plus nets progrès. Montrer au public le résultat des efforts faits pour fabriquer avec la gomme d'Indochine les articles en caoutchouc de première nécessité, ou même certaines pièces normalement métalliques, dont l'importation est pratiquement arrêtée depuis deux ans, tel est en définitive le but que se sont assignés les organisateurs. MM. Thiraut, chef de la Section Sud des Mines, et Balavoine, de l'Inspection générale des Mines.

I. — Production et préparation du caoutchouc.

Sur une grande carte murale située dans la salle d'honneur de l'exposition sont indiqués les stations d'essais de l'Institut des recherches sur le caoutchouc ainsi que les principaux centres de production.

Les plantations indochinoises sont établies en Cochinchine et au Cambodge, elles couvrent une superficie de 132.600 hectares ; près de 45 % des arbres sont greffés. Des graphiques montrent que depuis 1938 la production locale, qui augmente d'année en année, a dépassé la consommation française, laquelle oscille autour de 60.000 tonnes.

La vie sur la plantation est évoquée par un ensemble de photographies représentant la forêt d'hévéas, un village de coolies, les installations sanitaires, une usine de traitement, etc...

Les différentes phases de la production sont décrites également à l'aide de photographies qui se succèdent comme les images d'un film : à l'aide d'outils spéciaux, dont on voit les modèles, tels que gouges, racloirs, le gemmeur pratique dans l'écorce une large incision. Le latex qui suinte est recueilli dans des tasses, dont on verse le contenu dans des seaux pour le transporter aux citernes ; on y ajoute alors de l'eau ammoniacale afin d'empêcher la coagulation prématurée de la masse.

Le latex est ensuite traitée dans une usine spéciale construite sur la plantation, où des bacs en aluminium à cloisons verticales en chicane, appelées « partitions », le reçoivent. On provoque alors la coagulation par addition de jus pyroligneux remplaçant l'acide formique utilisé en période normale et aujourd'hui introuvable : la masse se prend en une longue feuille à laquelle on fait subir un léger laminage. A l'entrée de la galerie de l'exposition est exposé un modèle de laminoir à main qu'on peut utiliser pour cette opération.

La feuille est ensuite égouttée et passée au fumoir, traitement qui a pour but d'assurer la conservation du caoutchouc en empêchant le développement des moisissures pendant le stockage.

Le crêpe qu'on emploie en cordonnerie pour la confection des semelles de chaussure est obtenu à partir du latex coagulé soit naturellement (crêpe blanc), soit par l'action des coagulats recueillis aux pieds des arbres et dans les fonds de tasses (crêpe gris ou noir). La feuille est passée dans un laminoir lourd appelée crêpeuse ; par suite de l'important travail mécanique auquel il est soumis il n'est pas nécessaire de fumer le crêpe ; un simple séchage à l'air chaud suffit pour assurer sa conservation.

Dans la salle d'honneur sont exposés sur des étagères les divers produits qu'on retire de l'hévéa :

Feuilles et balle de caoutchouc fumé, feuilles de crêpe brut.

Sac de graines d'hévéa et flacon contenant un échantillon de l'huile qu'on en extrait. Cette huile entre dans la composition de mélanges éclairants ; elle est aussi utilisée dans la fabrication du savon et des peintures.

Echantillons des produits qu'on obtient par distillation du caoutchouc, lequel est un carbure d'hydrogène complexe apparenté à l'isoprène. Après « craquage » et rectification, on recueille toute une gamme d'hydrocarbures qu'on peut classer suivant leur densité en trois catégories :

1° Essences légères distillant entre 40 et 100 degrés, qui entrent, en mélange avec l'alcool, dans la composition d'un super-carburant ;

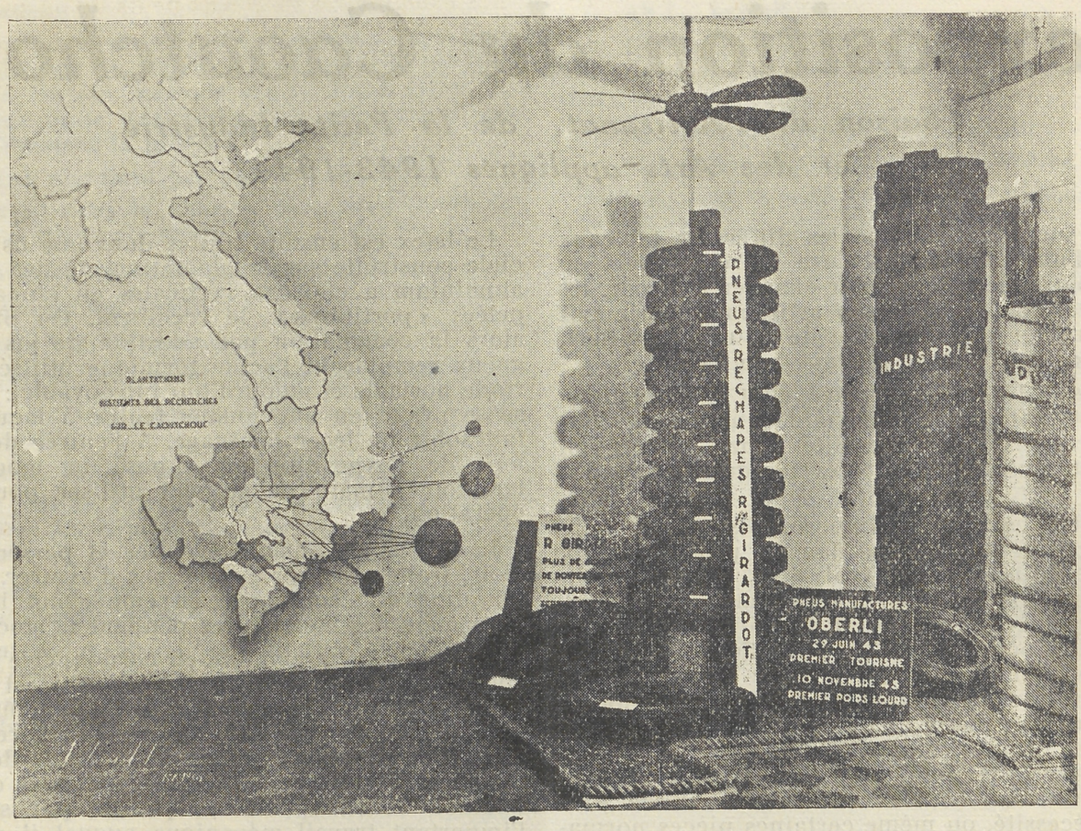
2° Liquides plus denses distillant entre 100 et 140 degrés, qu'on utilise dans les lampes à souder ;

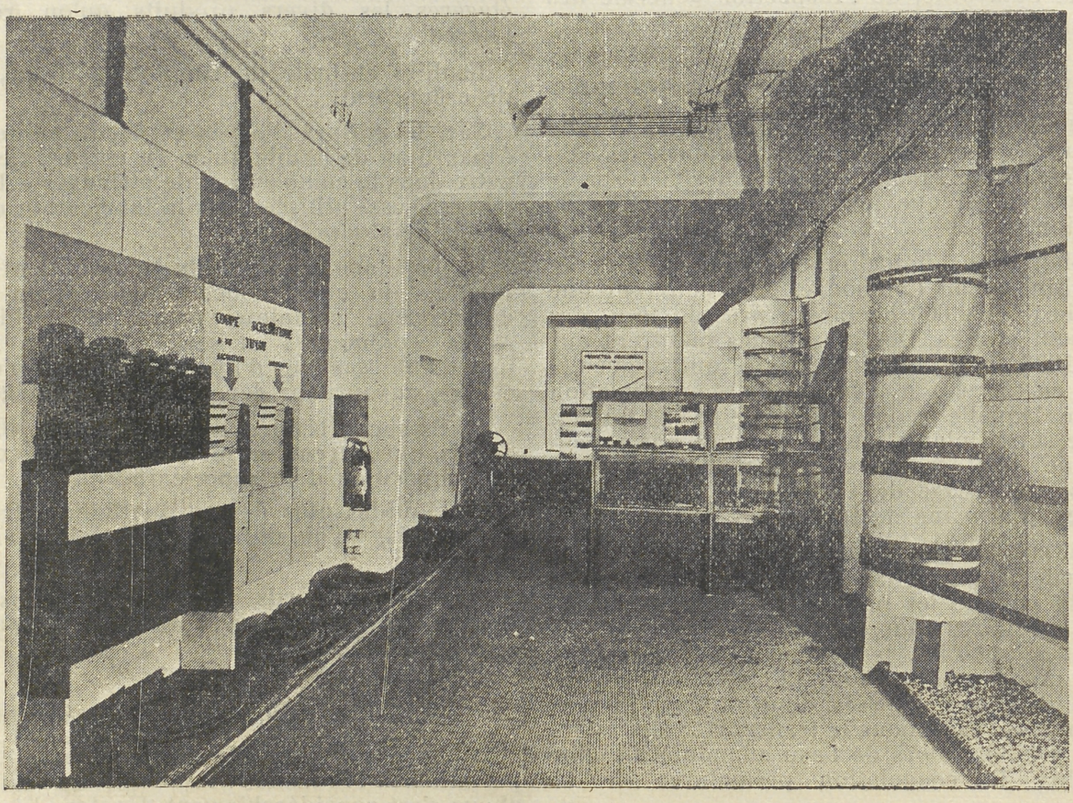
3° Produits lourds distillant au-dessus de 140 degrés qui, additionnés d'huile de coprah, donnent un mazout végétal.

II. — Le caoutchouc manufacturé.

Stimulée par l'arrêt presque complet des importations, l'industrie indochinoise du caoutchouc s'est considérablement développée au cours

Université Côte d'Azur. Bibliothèques





Université Côte d'Azur. Bibliothèques

des dernières années et le tonnage de gomme qu'elle absorbe est allé sans cesse en augmentant.

Au début de la galerie qui va de la rue Paul-Bert à la rue Fourès on a figuré sur un graphique la courbe de la production des objets manufacturés ; de 530 tonnes en 1939 celle-ci s'est élevée à plus de 1.800 tonnes en 1943.

Tout près de là une collection de photographies donne au visiteur une idée de l'outillage d'une usine moderne : pompes hydrauliques haute pression, calandres friction, batterie de mélangeur, presses pour courroies, etc... tel est l'équipement des vastes ateliers où s'opère la transformation de la matière première.

Dans la salle d'honneur sont rassemblés quelques échantillons des diverses catégories d'articles réparties dans les stands de la galerie. En parcourant cette dernière, le visiteur peut se rendre compte de la diversité des objets en caoutchouc que l'on trouve actuellement sur le marché et que pour la commodité de l'exposé nous grouperons sous les rubriques suivantes :

1° *Pneus et bandages de cycles et de pousse.* — De toutes les branches de l'industrie locale, c'est certainement celle qui consomme la plus grande quantité de caoutchouc. Elle existait déjà avant la guerre mais la production a considérablement augmenté au cours de ces dernières années, en dépit des nombreuses difficultés qu'il a fallu surmonter : manque de valves et d'accélérateurs de vulcanisation, épuisement des stocks de « cablé » et des armatures qu'on a pu remplacer par des tringles trifilaires fabriquées sur place. En 1943, il a été livré à la consommation 370.000 pneus pour bicyclettes, 80.000 pneus dits increvables, 20.000 pneus et 10.000 bandages pour cyclo-pousse, 20.000 bandages pour pousse-pousse, quantités qui sont suffisantes pour satisfaire tous les besoins.

Les différentes étapes de la fabrication d'une enveloppe sont présentées au public ; elles comportent : la mise en place sur les tringles de la toile spéciale dite câblée, enduite préalablement de caoutchouc ; le renforcement de la bordure de la carcasse ainsi obtenue par des bandes de toile ; l'adjonction d'une chape de caoutchouc non vulcanisé ; le passage au moule de vulcanisation ; l'ébarbage.

Sur un panneau suspendu au mur se déploie une frise composée de chambres à air, d'enveloppes et de bandages pour bicyclettes et pousses qui sortent pour la plupart des usines Labbé ; non loin de là sont accrochées sur un trépied des roues de vélo, de cyclo et de tilbury équipées avec des pneus pleins fabriqués par la Fabrique Indochinoise de Caoutchouc.

2° *Pneus d'automobiles.* — Les essais de fabrication se sont poursuivis pendant plus d'une année et viennent à peine d'aboutir ; puisque, ainsi qu'un écriteau l'apprend au public, c'est seulement en juin et novembre 1943 que sont sortis respectivement les premiers pneus de tourisme et de camion.

Actuellement le marché commence à être régulièrement alimenté en chambres à air par les maisons Labbé et Liandrat, en enveloppes pour véhicules lourds par Michelin-Oberli (marque « Dragon ») et Lafond (marque « Impérial »), en enveloppes pour voitures de tourisme, par Michelin et Labbé d'une part, Lafond-Liandrat d'autre part.

Les exemplaires de pneus neufs qu'on peut voir à l'exposition ont fort belle apparence et des essais sur route ont montré que leur résistance à l'usure est suffisante.

Plusieurs ateliers de Hanoi et de Saigon sont actuellement équipés pour le rechapage des pneumatiques. C'est une opération délicate qui se fait dans des moules en acier et qui, pour être menée à bien, exige beaucoup de temps car le caoutchouc ajouté sous forme de pâte doit sécher lentement.

Les maisons Girardot et M.A.C.A.D.I. présentent des colonnes d'enveloppes rechapées qui ont l'apparence de pneus neufs ; deux de celles qui sont exposées ont roulé sur 6.000 kilomètres et leur état est tel qu'elles peuvent faire encore un long usage.

3° *Chaussures.* — Outre des semelles de crêpe, on fabrique en Indochine des chaussures en caoutchouc (plus de 100.000 paires en 1941).

En face du stand des pneumatiques, la maison Bata expose ses plus récentes créations : chaussures d'une seule pièce entièrement en caoutchouc, souliers et sandales de cuir avec semelles de caoutchouc vulcanisé, chaussures de toile avec semelle en crêpe, bottes entièrement en crêpe doublées intérieurement d'une mince feuille de cuir, etc...

Dans le même rayon, la Fabrique indochinoise de caoutchouc présente un assortiment complet de semelles et de talons en caoutchouc vulcanisé.

4° *Tapis et carpettes.* — Outre un échantillonnage des dessins de tapis qu'on peut faire confectionner sur commande, ce comptoir contient des modèles de carpettes pour pousse-pousse, des sous-mains en caoutchouc veiné ou uni et divers autres articles.

5° *Tissus.* — La production indochinoise a été de l'ordre de 50.000 mètres carrés en 1941 ; elle est actuellement en décroissance par suite du manque de tissus.

A titre d'échantillons, plusieurs pièces de tissus imperméables drapées sur un mannequin en bambou tressé, sont exposées dans la salle d'honneur à gauche de l'entrée.

6° *Tuyaux.* — Les divers modèles de tuyaux souples fabriqués par l'industrie indochinoise sont présentés enroulés autour de larges colonnes en carton. A signaler également les tuyaux en ébonite marque « Stacindo » pour conduite d'eau qui sortent des établissements Liandrat et les canalisations renforcées résistant aux hautes pressions, qui sont constituées comme on peut le constater, sur des exemplaires décapés, par des couches alternées de caoutchouc et de toile. Les tuyaux d'aspiration de 100 et 200 mm. de diamètre, à quatre toiles et à spires noyées ou saillantes, avec ou sans hélice extérieure, présentés par Labbé, sont particulièrement remarquables.

Pour donner une idée de l'importance de la production, rappelons que 42.000 mètres de tuyaux sont sortis en 1941 des seules usines Labbé.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

7° *Courroies.* — La fabrication des courroies de transmission et de courroies convoyeuses s'est trouvée entravée par le manque de toiles fortes. Un tissu de remplacement en ramie est actuellement utilisé.

On peut voir à l'exposition des modèles des différents types de courroies utilisés dans l'industrie.

8° *Articles divers.* — Les précieuses qualités du caoutchouc font que son emploi tend à se généraliser. Pour avoir une idée de la diversité de la production, il suffit de s'arrêter quelques minutes devant les vitrines qui occupent le milieu de la galerie allant de la rue Paul-Bert à la rue Fourès ; on y voit une multitude d'objets dont il serait trop long de donner une liste même incomplète ; citons seulement à titre d'exemples.

Les articles d'hygiène : porte-savons, tétines, bouchons, compte-gouttes, gants de chirurgien, gaines, poires, bouillottes, vessies à glace, tuyaux de douche, raccords pour filtre, etc...

Les objets en ébonite ou en matière moulée fabriqués par Labbé : boîtes à opium, clapets, matraques, etc..

Les accessoires d'électricité : coupe-circuit, poignées et écouteurs d'appareils téléphonique, câble électrique à quatre conducteurs enrobés, etc...

Les articles de sport que présente la maison Labbé : vessies pour ballon de foot-ball, pédales et poignées de bicyclettes, balles de golf et balles mousse, volants de deck-tennis, bouées, etc...

Les accessoires d'automobile et d'avion : courroies de ventilateur, raccords coudés pour les différentes marques de voiture, bacs à accumulateurs, bagues et rotules d'amortisseurs, bandages pour roulettes de queue d'avion et pour voiture d'enfant, joints, rustines et dissolution, etc...

***

En conclusion on peut dire que les organisateurs se sont brillamment acquittés de la tâche qui leur était confiée ; ils ont su mettre en valeur les résultats que l'industrie du caoutchouc, aidée par les services administratifs, a obtenus, résultats qu'il est permis de qualifier d'inespérés quand on songe aux difficultés innombrables qu'il a fallu vaincre. Car à part la matière première, dont les stocks sont considérables, tout faisait défaut depuis les machines et l'outillage, confectionné sur place avec des moyens de fortune jusqu'aux produits chimiques utilisés comme coagulants, comme solvants ou comme accélérateurs en passant par les toiles fortes, les valves, le carbon black, etc., et l'on est en droit de dire que l'énergie et l'ingéniosité déployées en la circonstance sont un sûr garant de la vitalité de l'Indochine dans le domaine économique.

Exposition horticole

On a vu, au cours de la saison de l'artisanat ce que l'Indochine était capable de produire par ses propres moyens dans les domaines du papier, du caoutchouc, etc... Il nous est donné aujourd'hui de voir les résultats obtenus par cette autre catégorie d'artisans que sont les maraîchers dans la culture des légumes, des fruits et des fleurs. L'exposition horticole a été inaugurée au jardin d'enfants de Hanoi cette semaine et, dans ce cadre, sont présentées toutes les productions du sol tonkinois que nous allons passer en revue dans l'ordre de notre visite.

Deux vastes pavillons rustiques s'élèvent de part et d'autre du bassin que traverse un minuscule pont en bois.

Et tout d'abord voici les fleurs qui chantent leur symphonie de couleurs tendres. On sait l'attrait des noms des espèces rares : nous ne nous y attarderons pas. Laissons-nous plutôt séduire par leur grâce, leur élégance, leur parfum. Elles sont disposées sur une table rustique entourée d'arbres nains qui semblent être sortis à l'instant de quelque estampe d'Hokusaï et se rabougrir devant nous : un minuscule pêcher aux fleurs roses et blanches jette sa note mièvre auprès d'un pin et d'un ficus miniatures.

Et pour l'enchantement des yeux, c'est la teinte délicate des roses, le volume aimable d'un dahlia, le pastel de quelques glaïeuls, dont certaines variétés blanches, particulièrement pures, feraient de bien magnifiques parures de mariée ; pois de senteur et pieds d'alouettes, étoiles des asters, douceur des reines-marguerites, mouchetures des azalées, richesses des orchidées rares, camélias blancs et rouges... Quel vieil Indochinois d'il y a vingt ans se serait douté qu'à force d'habileté et de patience, les horticulteurs tonkinois lui fourniraient ces fleurs de France ?

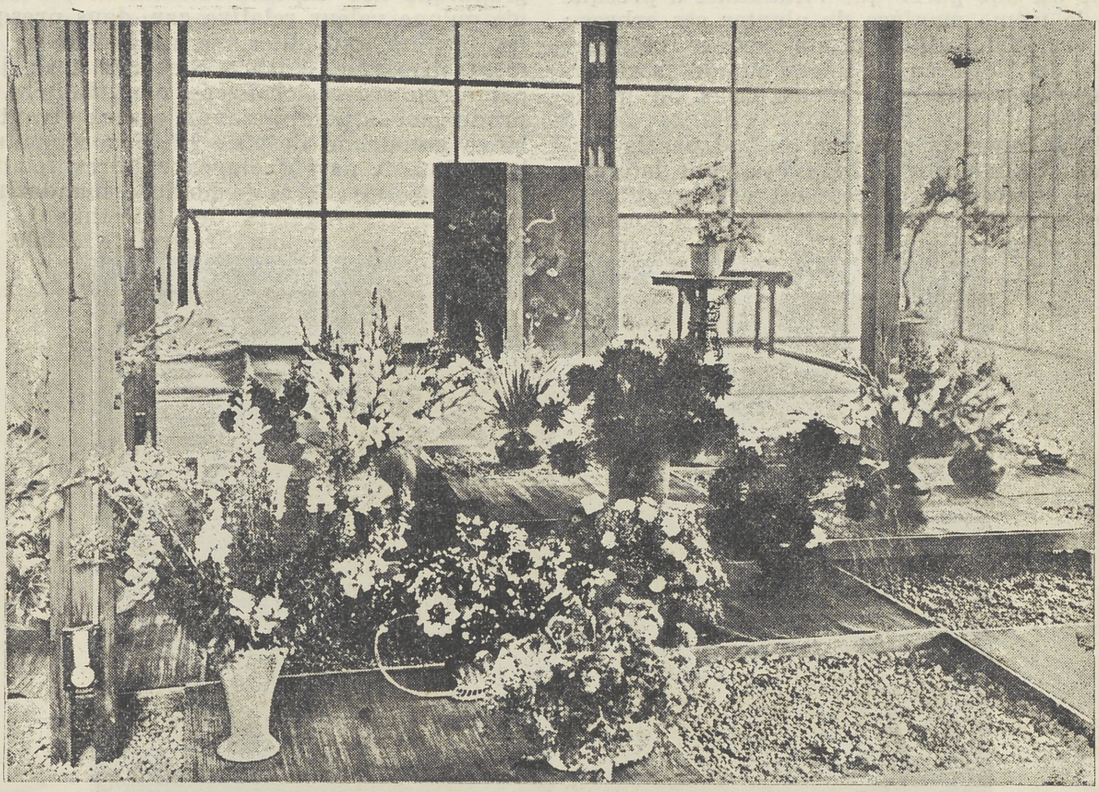
Nous quittons à regret ce pavillon pour pénétrer dans celui de gauche où nous sont présentées sur une longue table les plantes à essences. Elles ont pour la plupart des utilisations pharmaceutiques, si l'on excepte les aromates traditionnels : citronnelle, menthe, etc... Laissons de côté antiseptiques et vermifuges aux évocations désagréables ; ne nous attardons pas aux graines du ricin et noix vomiques, à l'eucalyptus non plus qu'au rhodopidium : une installation de cornues, serpentins et tubes de verre attire le profane. Les professeurs Cousin et Bonnet, de la Faculté de médecine et de pharmacie, ont mis sous les yeux du visiteur les différents stades de l'extraction du carotène, véhicule de la vitamine A que l'on a pu, dans les laboratoires de la Faculté, extraire d'une cucurbitacée locale : la *momordica cochinsinensis.* La solution huileuse obtenue est extrêmement riche, puisqu'elle contient jusqu'à 50.000 unités internationales par centimètre cube

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nous voici maintenant dans le pavillon réservé aux légumes. Il est à peine possible de reconnaître poireaux, carottes et tomates, à cause de leur taille gigantesque et de leur couleur vraiment prodigieuse. Les choux, citrouilles et pamplemousses atteignent eux aussi des volumes inattendus.

Plus intéressés par les fruits, nous nous arrêtons un instant devant les agrumes, greffés d'espèces choisies, où l'on croit apercevoir toute l'aide apportée par la science agricole à l'artisan de la terre. Nous quittons le pavillon en laissant les tubercules « de remplacement » : ignames et patates alignés consciencieusement sur des étagères, pour apprécier maintenant l'œuvre du Service Vétérinaire qui a organisé le concours d'aviculture afin d'encourager la production des volailles et d'indiquer aux éleveurs indochinois des méthodes simples et pratiques pour des élevages familiaux. Nous avons eu tout loisir d'apprendre à la faveur de diagrammes parfaitement lumineux, l'importance croissante de la production laitière indochinoise et des produits dérivés de cette industrie. On sait l'effort réalisé par les Institut Pasteur pour trouver une solution pratique au problème du ravitaillement en lait des grands centres.

Et voici maintenant les prodiges d'ingéniosité des fabricants de fromages qui mettent sous nos yeux outre des « façon camembert » et « façon gruyère », les instruments pour la collecte et la manipulation de lait, dont la fabrication est entièrement locale.



Nous terminons notre visite par un tour à la grande volière, dont les hôtes, fiers de leur poids, nous regardent avec quelque mépris.

« Ces résultats, disait l'Inspecteur général de l'Agriculture et de l'Elevage dans son discours d'inauguration, n'ont pu être obtenus que grâce à certains hommes qui se sont consacrés à cette œuvre... En tête de ceux-ci, nous trouvons S. E. le Vo-Hiên Hoang-trong-Phu qui a apporté aux paysans et jardiniers le même intérêt qu'aux artisans. Le rôle qu'il a joué dans le développement de la pomme de terre est connu de tous. Mais son œuvre est plus vaste, par la création d'une école d'agriculture et par l'installation à Dalat de colons maraîchers tonkinois, elle s'étend maintenant jusqu'au Sud de l'Indochine. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'arboriculture fruitière en Annam

par A. A.

L'ARBORICULTURE fruitière en Annam présente, sous certains aspects, de l'unité, et, sous certains autres, beaucoup de diversité. Elle est une parce que l'Annamite a presque partout la même manière de planter ses arbres ; elle est variée du fait du grand nombre d'espèces cultivées du Nord au Sud, comme de la diversité des arbres mis côte à côte dans un même jardin.

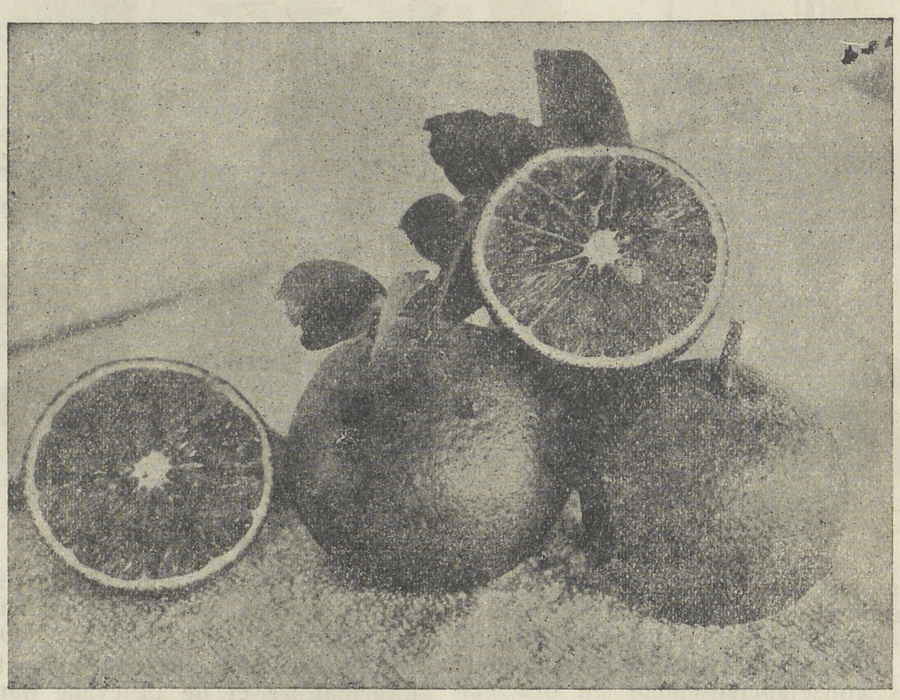
Limité à l'ouest et du nord au sud par la longue chaîne Annamitique, d'où naissent latéralement des contreforts descendant vers le littoral, l'Annam offre l'aspect d'une série de « compartiments » géographiques distincts, plus ou moins caractérisés. La grande extension du pays en latitude accentue les différences climatiques résultant de sa structure orographique. Le relief, la variété des sols et des climats régionaux créent ainsi une multitude de milieux différents produisant chacun une ou plusieurs sortes de fruits dans chaque espèce.

On a, par exemple, parmi les oranges, celles de Xa-doai (Nghê-an), celles de Cung-son (Phu-yên), celles de Song-luy (Binh-thuan) ; parmi les mandarines, celles de Duong-xa (Thanh-hoa), celles de Huong-can et de My-loi (Thua-thiên) ; parmi les mangues, celles du Binh-dinh et du Binh-thuan, etc...

De Thanh-hoa à Phan-thiêt, l'arboriculture d'Annam, étonnamment souple et variée, produit ainsi une curieuse et harmonieuse diversité de fruits.

Le Nord produit surtout des agrumes (oranges, mandarines, pamplemousses), des kakis et des letchis ; le centre, des pamplemousses, des mandarines, des ananas et des mangoustans ; le Sud, des mangues.

Mais s'il peut être indiqué une répartition géographique des espèces dominantes, l'indication n'a qu'une valeur relative car, dans presque tous les jardins annamites, se rencontre un peuplement disparate d'arbres ou arbustes : jaquiers, pamplemoussiers, orangers, caramboliers, anones produisant la pomme-cannelle, etc., vivant en mélange autour de l'espèce la plus répandue dans la région. A part quelques cultures relativement homogènes (orangers de Xa-doai, mandariniers de Huong-can, manguiers de Binh-thuan), de surface d'ailleurs toujours restreinte (2.000 à 2.500 mètres carrés d'un seul tenant au maximum), dont l'entretien est assez soigné, il n'existe pas de véritable arboriculture fruitière en Annam, au sens que ce terme évoquerait dans l'esprit d'un arboriculteur.



Oranger *Magnum bonum*. — Fruit.

Le paysan annamite, s'il est bon riziculteur, est un arboriculteur médiocre. D'une façon générale, les arbres sont issus de semences ou de marcottes prélevées après une sélection fort sommaire ou même au hasard. Mis en place, les arbres doivent vivre à l'étroit, se faisant mutuellement une concurrence préjudiciable à leur développement et à leur production. La pratique des cultures arbustives à densité excessive relève de la psychologie du paysan pauvre, n'ayant souvent à sa disposition qu'un lopin de terre et qui s'imagine pouvoir multiplier son revenu en surchargeant sa terre de plantes exagérément nombreuses. Celles-ci sont presque toujours assez mal entretenues et ne reçoivent que de maigres fumures. Il résulte de cette situation que la production est souvent médiocre.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Depuis 1935, le Service local de l'Agriculture a donc entrepris un patient travail pour la rénovation de la production arboricole du pays. Un plan méthodique a été arrêté et exécuté. Des vergers expérimentaux ont été créés dans toutes les provinces du nord au sud, pour l'étude des variétés locales d'élite repérées à la suite des concours fruitiers organisés en Annam et des variétés étrangères importées d'Amérique, des Indes britanniques, de la Guadeloupe, des Philippines et du Bassin méditerranéen. Le matériel végétal ainsi réuni est important ; il comprend 58 variétés de citrus, 80 variétés de manguiers et plusieurs variétés d'ananas, de letchis et de longaniers. Des observations minutieuses ont été faites sur leur comportement vis-à-vis des conditions climatologiques et agrologiques, de leur productivité et surtout de la qualité de leurs fruits.

greffés de l'oranger de Xa-doai, réputé pour ses fruits homogènes, à zeste fin et d'une belle couleur jaune foncé, à jus abondant et à parfum prononcé, ont été déjà mis à la disposition des paysans.

La distribution des plants greffés a commencé en 1938, mais elle n'est devenue réellement importante qu'à partir de 1940, quand les travaux d'expérimentation ont donné quelques premiers résultats encourageants. En principe, une pépinière a été créée par circonscription dans les zones où l'extension des cultures fruitières est jugée possible et utile. Une cinquantaine de pépinières réparties dans la plupart des provinces d'Annam fournissent ainsi chaque année une quantité importante de plants greffés. Plus de 40.000 citrus et plus de 12.000 manguiers ont été déjà distribués au cours de ces dernières années.



Grape-fruit. — Fruit.

Au fur et à mesure que des renseignements sont tirés du travail expérimental sur la valeur des diverses variétés dans chaque région, des mesures sont prises pour multiplier celles qui paraissent les plus intéressantes et en assurer la distribution chez les cultivateurs. Plusieurs sortes d'aurantiacées algériennes ou espagnoles, parmi lesquelles on doit citer le *Magnum Bonum,* l'*Alger Navel,* la *Valencia late* et la *Pine apple,* remarquables par leurs fruits juteux, sucrés et d'un agréable parfum, sont déjà en cours de vulgarisation dans le Thua-thiên. Le *pomelo,* grape-fruit très apprécié des Américains par ses qualités gustatives et ses vitamines, et dont la culture s'étend sur des dizaines de milliers d'hectares en Californie et en Floride, réussit aussi parfaitement dans le terroir de Hué ; le fruit obtenu rappelle entièrement, au dire des connaisseurs, la qualité consommée par les Anglo-Saxons. La distribution de plants greffés de grape-fruit a donc été entreprise. Là où l'expérimentation est peu avancée, on multiplie immédiatement les meilleurs types locaux sans craindre des erreurs graves. Ainsi, dans le Nord-Annam, plusieurs milliers de plants Les distributions seront beaucoup plus importantes encore dans les années à venir.

Toutefois, le problème de l'amélioration de l'arboriculture fruitière en Annam ne peut être entièrement résolu par la seule amélioration du matériel végétal cultivé. Comme nous l'avons exposé plus haut, l'Annamite pratique une arboriculture rudimentaire. Aussi, pour obtenir des résultats vraiment féconds et durables, a-t-il paru nécessaire, tout en répandant des arbres greffés de meilleure qualité, d'améliorer parallèlement la technique même de l'arboriculture. A cet effet, des tracts ont été diffusés, des causeries faites, et des séances de démonstration de greffage avec visite des vergers modèles, organisées presque partout.

On est en droit d'espérer que ce travail, qui nécessite une persévérance opiniâtre et des efforts soutenus, donnera des résultats intéressants : la production des fruits du pays s'accroîtra certainement à bref délai et apportera dans l'alimentation de la population annamite des vitamines si précieuses à l'entretien de la santé et à l'amélioration physique de la race.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

COMMENT L'ON VOYAGEAIT DANS L'INDOCHINE ANCIENNE

par Louis MALLERET

L'on s'imagine volontiers de nos jours, que l'Indochine a été de tous temps sillonnée de grandes routes et que l'existence y fut invariablement facile. Il est curieux de constater que l'on fait la même erreur en ce qui touche à la France, oubliant que Mazarin brisa son carrosse et faillit se rompre le col dans les fondrières du chemin qui menait du Louvre au château de Vincennes.

Dirai-je que les lents voyages qui s'accomplissaient jadis en charrette, à cheval, en palanquin ou à dos d'éléphant, manquaient totalement d'agrément ? Il n'y a que les sédentaires, pour partager sur l'art du voyage, une aussi ingrate opinion.

En fait, bien qu'ils fussent incommodes, ces longs déplacements recevaient de complications imprévues, un robuste attrait. Au demeurant, personne ne songeait trop à se plaindre de conditions d'existence qui étaient dans les habitudes mêmes de la vie. Voit-on Michel de Montaigne se lamenter d'aller à travers la Suisse, l'Allemagne et l'Italie au trot de son cheval qui irritait sa gravelle, en compagnie de cavaliers et de laquais à pied, escortant ses coffres portés à dos de mulet ? Ni Mouhot, ni l'abbé Bouillevaux, ni Francis Garnier, ni Doudart de Lagrée ne récriminent contre la lenteur et les difficultés de leurs parcours. Et pourtant ils n'exposaient à toutes sortes de hasards et de périls. N'ayons donc point la fatuité de croire que nos incommodités de l'heure présente sont toutes des catastrophes et demandons un peu aux anciennes chroniques comment nos aînés s'en allaient à travers le pays.

Et d'abord, il n'y avait guère d'autres voies que des chemins de terre, qualifiés pompeusement parfois de « route mandarine », généralement étroits, boueux ou poussiéreux selon la saison, souvent interrompus par des bacs et franchissant les hauteurs selon la méthode des ingénieurs chinois, dédaigneux d'adoucir les pentes par des lacets. Le plus souvent même, il n'y avait pas de chemins tracés et l'on utilisait les cours d'eau, moyens commodes et traditionnels de circulation en tous pays particulièrement employés dans les deltas de l'Extrême-Orient.

Ceux-ci étaient sillonnés de curieuses embarcations, jonques de mer, sampans à roof, barques légères, longues pirogues du Cambodge, du Laos et de la Haute région. L'aspect de ces moyens de transport ne s'est guère modifié. Pourtant, il y avait autrefois dans le vieux Hué, de luxueuses embarcations, de types très variés, que les voyageurs anciens appelaient les « galères du roi ». Elles étaient rehaussées de vives couleurs et portaient de somptueuses sculptures à leur poupe et leur proue (*fig. 1* et *2*). A Saigon, le spectacle du passage de ces nefs enluminées de couleurs franches, était loin d'être rare. « Rien n'est plus curieux à observer, écrivait le lieutenant Richard, de l'artillerie de Marine, que les jonques des grands personnages annamites qui viennent, de temps à autre, saluer le Gouverneur et qui, dans cette circonstance, déploient tout le luxe oriental dont ils sont capables. On se plaît à voir briller les fers de lance, les tridents, les plumes de paon et les étendards. Un tam-tam au son grave, se faisant entendre de temps à autre, donne à chaque défilé un je ne sais quoi d'imposant, presque majestueux. »

A Hué, l'on pouvait voir circuler des éléphants de parade richement caparaçonnés (*fig. 3*), tandis que ce mode de locomotion demeurait le plus commode au Cambodge et au Laos. Pavie en faisait usage pour venir de Kampot à Phnom-penh. La mission Doudart de Lagrée l'utilisa largement, ainsi que la pirogue, comme le firent, du reste, tous les voyageurs qui remontèrent le Mékong (*fig. 4*). Les vapeurs demeurèrent longtemps un luxe, à l'usage du bas-pays.

Européens et Annamites en mission, allaient sur les sentiers en palanquin (*fig. 5* et *6*). Certains hamacs étaient coiffés d'une toiture naviforme, tressée en rotin qui abritait le voyageur des rayons ardents du soleil. De ces témoins de la vie ancienne, je ne connais guère qu'un exemplaire ayant survécu en Cochinchine, dans le temple cultuel du général Nguyên-huynh-Duc, mandarin de Gia-Long. C'était cependant autrefois un moyen de locomotion usuel, et Pierre Poivre raconte longuement le voyage qu'il fit en 1749, de Faifoo à Hué, partie en sampan, partie en palanquin.

Dans les villes, les charrettes encombraient les chaussées.

« A Saigon, dit le lieutenant Richard, l'on aime à voir les voitures de nos colons passer rapidement au milieu de lourds chariots de construction primitive, à roues pleines, taillées d'une seule pièce dans un tronc d'arbre et traînées par des buffles. Ce véhicule criard, les clochettes et les grelots attachés aux extrémités des timons inclinés des voitures couvertes que des bœufs coureurs conduisent au trot et même au galop font un bruit assourdissant... ». Hormis l'éléphant et la pirogue, il n'y avait guère au Cambodge, d'autre moyen de circuler et le gémissement des essieux de ces légers véhicules, entièrement construits de pièces de bois liées avec du rotin, troublait à l'étape, dans les petits postes, le silence des nuits et des heures matinales.

Landaus, calèches et voitures malabares allaient dans les rues de Saigon, au trot de petits chevaux que fouaillaient leur *saïs*. Le *rickshaw*, d'importation étrangère, ne fut longtemps connu que sous le nom de « pousse-choléra », cahotant et gémissant, où l'on était moulu. Ce fut, le croirait-on, la première incommodité du progrès.

Quand les sentiers étaient trop accidentés, l'on allait à pied, comme le firent le docteur Neis (*fig. 7*) et Auguste Pavie, ou encore en chaise, dans les régions montagneuses qui confinaient à la Chine, mode de transport commun, il y a quelques années encore au Yunnan (*fig. 8*).

La poste était acheminée par les *tram*, cavaliers montés sur des chevaux rapides, qui emportaient les plis dans des tubes de bambous (*fig. 9*).

Et quand le choléra, la dysenterie ou quelque fièvre maligne était venu vous saisir, l'on accomplissait roidement son dernier voyage, sur les épaules de quelques *linh* (*fig. 10*), avançant le long des hautes herbes, vers la demeure silencieuse et austère qui est le seuil de l'éternité.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

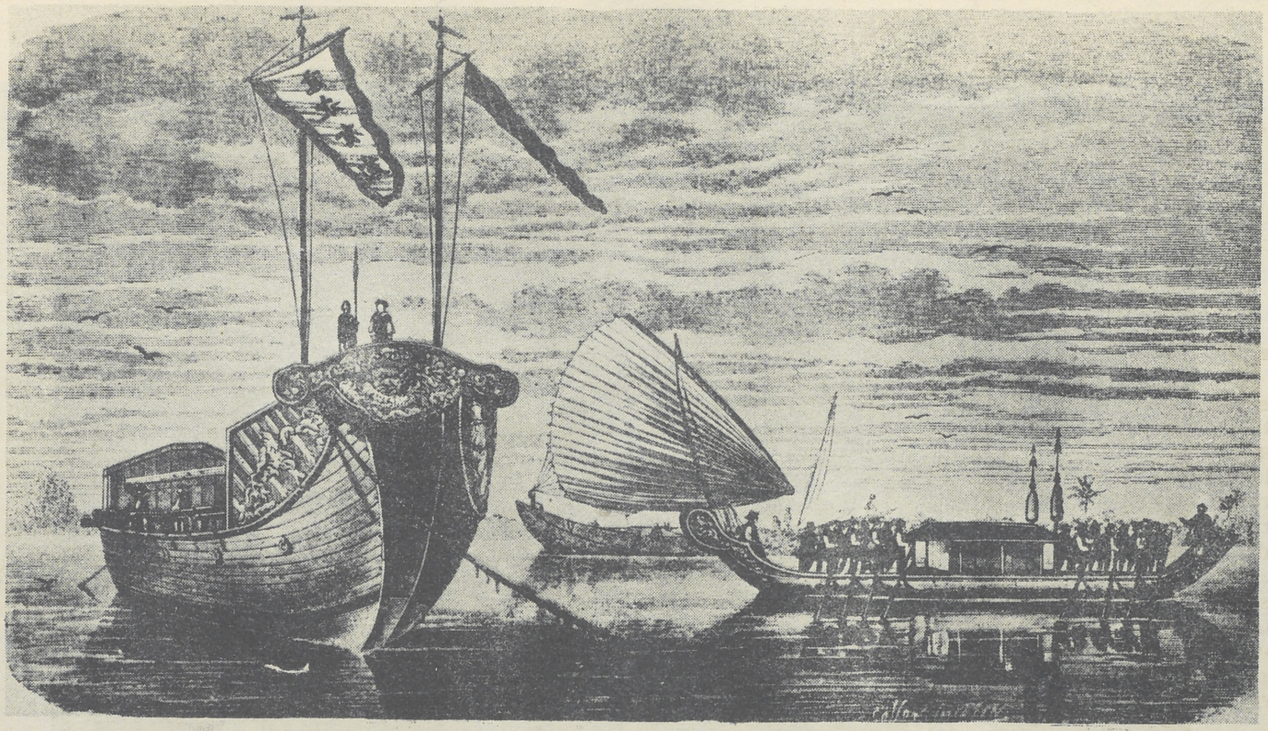


Fig. 1.



Fig. 2.

Fig 1. — Jonques annamites, d'après l'**Illustration** du 16 avril 1864.

Fig. 2. — Embarcation d'escorte des ministres annamites venus à Saigon pour la signature du traité du 5 juin 1862 (**Illustration** du 29 novembre 1862.)

Fig. 3. — Eléphant de parade, à Hué, en 1875. (**Le Tour du Monde**, 1878.)

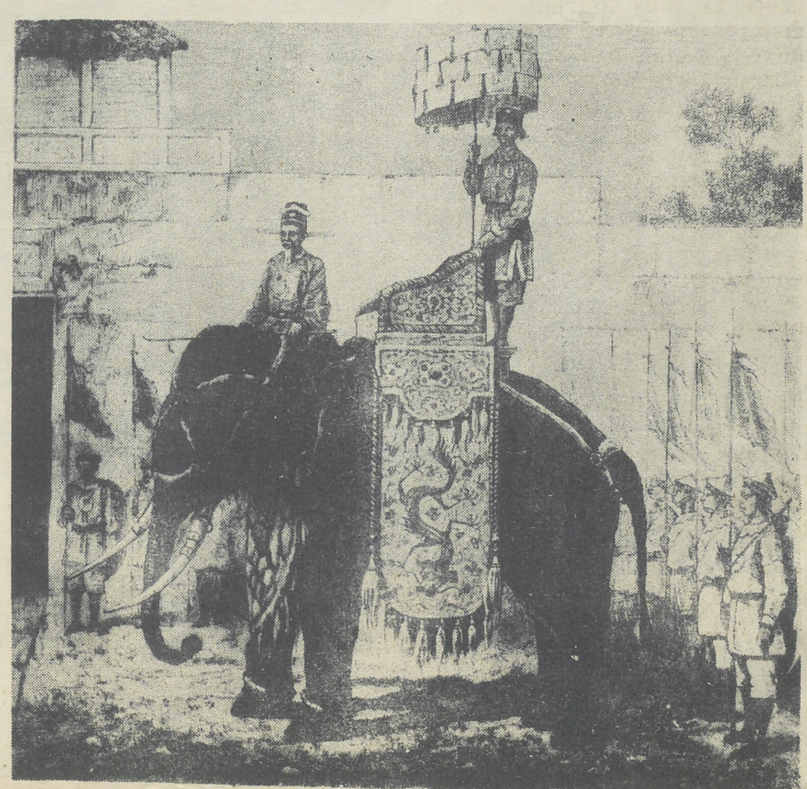


Fig. 3.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Fig. 5. – Mandarin de Hué porté en hamac, en 1875. (**Tour du Monde, 1878.**)



Fig. 4. — LOUIS DE CARNÉ remontant le Mékong avec la Mission Doudart de Lagrée. (**Tour du Monde, 1870-1871.**)



Fig. 7. — Le docteur NEIS, en voyage dans le Haut-Laos, en 1880. (**Tour du Monde, 1885.**)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Fig. 6. — Le docteur HARMAND en mission, en 1877.
(Tour du Monde, 1880.)



Fig. 8. — Mandarins chinois voyageant en chaise, en 1880, dans le Haut-Tonkin.
(Tour du Monde, 1888.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

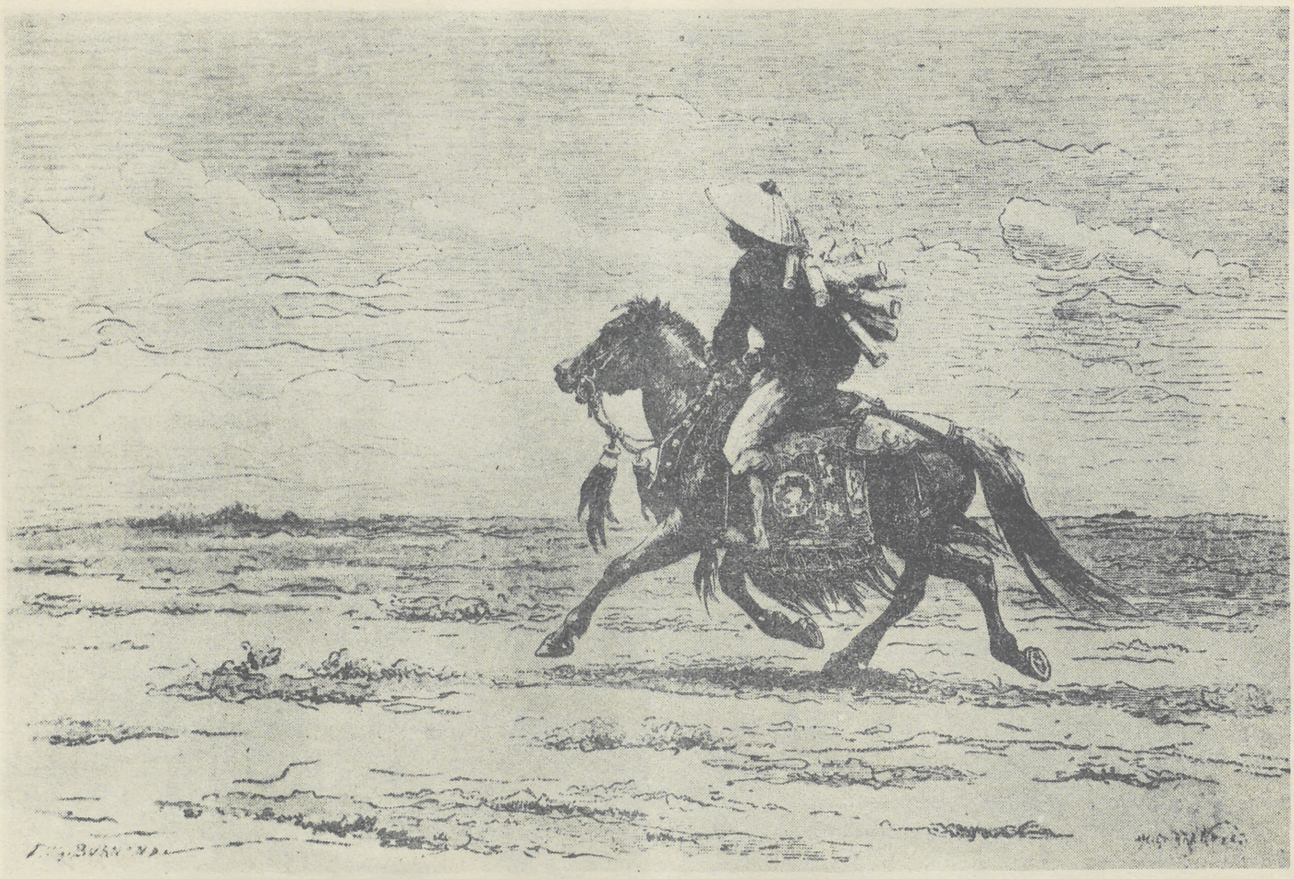


Fig. 9. — Un courrier de poste (**tram**), en 1877.
(Tour du Monde, 1880.)



Fig 10. — Le dernier voyage.
Enterrement d'un officier françois dans le Haut-Tonkin, en 1880.
(Tour du Monde, 1888.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Souvenirs d'un vieil annamitisant (1)

(Suite)

par L. CADIÈRE
des Missions Étrangères de Paris

LES animaux sont bien intéressants et bien sympathiques, même lorsqu'on les regarde sous l'angle étroit de la linguistique.

J'avais une chrétienté, Bùng, qui s'étageait le long d'un gros torrent, affluent de droite du Nguôn-Son. J'y ai fait de bien belles excursions, dans la grande forêt. Quand je m'y rendais, l'été, par le chemin du bas, je traversais neuf fois le torrent, avant d'arriver à l'église. L'hiver, le torrent étant impraticable à cause des hautes eaux, le chemin du haut était plus compliqué. A un endroit, il montait en escalier, avec des marches de cinquante centimètres à un mètre de haut, boueuses, glissantes, la paroi rocheuse d'un côté, le torrent de l'autre. Mon cheval était habitué à la manœuvre. Je descendais à pied, prenais les brides et courais devant lui le plus lestement que je pouvais. Lui sautait derrière moi, d'une marche à l'autre. A la montée, bien entendu, car à la descente il fallait aller plus prudemment.

Ce cheval m'a porté douze ans, et par quels chemins ! Chemins de boue, chemins de sable, chemin de rocs. Quand il mourut, essayant de mâcher une dernière poignée d'herbe, j'en avais les larmes aux yeux. On l'avait surnommé « la Chèvre ». Et de fait, il était tout petit. Mais quels jarrets !

Donc, quand j'allais à Bùng, j'entendais, la nuit, un oiseau, qui criait : *qui, qui... qui (coui, coui... coui)*. Du moins, je croyais entendre de cette façon. Deux cris rapprochés, suivis, à un petit intervalle, d'un autre cri. Les cris semblaient venir de loin, se rapprocher, puis s'éloigner de nouveau. Et le manège recommençait, toute la nuit. Au matin, les cris cessaient. Je demandai à mes chrétiens : « Quel est donc cet oiseau qui crie ainsi toute la nuit : *qui, qui .. qui* ? » Ils ne purent pas me donner le moindre renseignement. Ils n'avaient jamais entendu d'oiseau qui criât, la nuit : *Qui, qui... qui*. La nuit venue, je leur fis remarquer le cri de l'oiseau. « Ah ! me dirent-ils, l'oiseau qui crie : *bóp, bóp... bóp* ». Moi j'entendais : *qui, qui... qui*. Eux entendaient : *bóp, bóp... bóp*. Et le plus curieux de l'histoire, c'est que, après avoir entendu cette interprétation du cri de l'oiseau, moi aussi, je crus entendre : *bóp, bóp... bóp*. Etait-ce une suggestion ? Etait-ce la réalité ?

Quoi qu'il en soit de la question de savoir si l'oiseau criait : *qui*, ou s'il criait : *bóp*, mes chrétiens me racontèrent une légende qui est basée sur *bóp*. Donc, cette interprétation doit venir de loin. C'est bien *bóp* que crie l'oiseau.

Donc, il y avait une fois une jeune fille et un garçon, frère et sœur, ou amant et maîtresse. Le garçon voulut pincer la jeune fille. La jeune fille saisit un bâton et poursuivit le garçon pour le frapper. Et le garçon se sauva. Depuis lors il court. La jeune fille, revenue à de meilleurs sentiments, court après lui, et lui dit : « Fais-moi une pince, si tu veux ». *Bóp một cấy, thì bóp*. C'est le cri triple de l'oiseau : *bóp, cấy... bóp*. Le second cri a été modifié, pour les besoins de la légende. Les cris tantôt semblent se rapprocher, comme si la jeune fille allait rencontrer le garçon, et puis ils s'écartent de nouveau. Et, chaque nuit, la poursuite recommence, toujours vaine, toujours décevante. Je résume la légende, qui est un peu plus compliquée.

Je croyais que cet oiseau était un humicole, qui, la nuit, cherchait sa nourriture sur le sol, en criant, et je l'avais baptisé « coucou » dans mes « Croyances populaires du Nguôn-son ». Or, c'est une chouette qui crie, perchée sur les arbres. A Bana, on entend aussi ce : *qui, qui*, mais sans le dernier cri séparé, rien que les deux premiers cris, qui se suivent de très près. Une nuit, les cris partirent des pins qui entourent le chalet de la Mission. Un confrère braqua sa torche électrique sur l'arbre et m'appela. L'oiseau était une chouette qui avait l'air tout étonnée d'avoir tant de lumière dans les yeux. Maintenant, reste à savoir si l'oiseau qui, à Bùng, crie : *qui, qui... qui*, ou bien : *bóp, bóp... bóp*, est le même que celui qui crie : *qui, qui*, sur les pics de Bana, à 1.400 mètres d'altitude. Je n'ai jamais vu celui de Bùng.

La légende appuie l'interprétation *bóp* du cri de l'oiseau. Mais, d'un autre côté, le nom même de l'oiseau appuie l'interprétation *qui*. En effet, dans la vallée du Nguôn-son, où j'ai recueilli la légende, l'oiseau est appelé : *chim qui*. C'est une onomatopée : « l'oiseau qui crie : *qui* ».

---

(1) Voir nos numéros 120, 122, 126, 129, 131, 134, 139, 144, 149, 151, 154, 163, 170, 179.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Nous ne sommes pas près de savoir au juste si l'oiseau crie : *qui*, ou s'il crie : *bóp*. Vraiment, les questions de linguistique sont parfois bien obscures.

Nous avons, avec le gecko, un autre animal dont le cri a été interprété de multiple façon, suivant les oreilles qui l'entendaient.

Tout le monde a vu l'animal, ou du moins a entendu son cri. C'est vraiment une bête apocalyptique, les dimensions en moins, bien que quelques sujets atteignent dans les quatre-vingts centimètres à un mètre de longueur. Sa grosse tête, son dos bombé, sa crête dorsale hérissée d'épines, sa peau flasque et pustuleuse, ses couleurs, gris, verdâtre, noirâtre, jaune, rouge, suivant les moments ou les émotions qu'il ressent. Il rappelle les monstres des premiers âges. Et son cri ! Car c'est son cri qui va nous arrêter quelques instants. Un roulement de gosier embarrassé, heurté, saccadé, qui finit par s'organiser péniblement en deux notes, l'une montante, l'autre descendante, qui vont en s'amplifiant, puis diminuent peu à peu et s'éteignent, étouffées dans la gorge en une langue traînée. Les Annamites disent que la bête et son cri portent malheur. J'ai eu pendant longtemps un gecko, d'abord logé dans un vieil arbre de la haie, puis monté dans les tours de mon église. Je trouvais que son chant, si l'on peut dire, meublait les heures silencieuses du crépuscule.

Ce sont les deux notes, l'une montante, l'autre descente de son cri, qui intéressent l'annamitisant.

Gecko. Le mot n'est pas français. Les Dictionnaires et les Grammaires disent qu'il est dérivé du malais. Mais quel malais ? Car il y a plusieurs dialectes dans le malais, et plusieurs mots, plusieurs formes pour un même mot. Aymonier et Cabaton, dans leur « Dictionnaire Cham-Français », p. 252, donnent, pour le malais, trois formes et même quatre : *goké*, *tăké*, *tăkék*, *toké*. Cela ne nous donne pas « gecko », si ce n'est un peu la première forme, à condition de renverser les voyelles : *goké-gecko*. Remarquons tout d'abord que, si le mot vient du malais, il a dû vous venir par l'intermédiaire des Hollandais, qui prononcent non pas comme nous Français, *gecko*, avec *g* doux, mais avec *g* dur : *guecko*, écrit en orthographe *quốc-ngữ* : *ghêcko*, *ghê cò*.

Nous nous rapprochons du cri de l'animal, car lui n'emploie pas le *g* doux, mais bien une gutturale dure. Il n'y a qu'à l'entendre.

Les Annamites ont bien entendu et bien rendu le cri de l'animal. Ils l'appellent *cắc-kè*. Remarquez bien toutes les nuances de ce mot double. Pour la première syllabe, gutturale au commencement et à la fin, et partout, gutturale forte. Voyelle brève. Accent montant, *sắc*. Pour la seconde syllabe, gutturale forte initiale, voyelle très ouverte, accent descendant, *huyền*. Et maintenant, écoutez, si vous en avez l'occasion, et disséquez le cri de l'animal, et vous me direz si tout n'y est pas, gutturales fortes, voyelle brève et voyelle ouverte, accents montant et descendant. Il n'y a que pour ce dernier détail, l'accent descendant, que je ferais quelques réserves. Sûrement le gecko n'a pas appris l'annamite dans le dialecte du Haut-Annam, mais plutôt au Tonkin ou en Cochinchine. Ou alors, comme moi quand je commençais à étudier l'annamite, il n'a pas encore saisi l'accent descendant.

Cắc-kè. Le « Dictionnaire » Génibrel met une distinction entre *cắc-kè*, « Caméléon », et *cắc-kè*, « Gecko ». Je crois bien que c'est une erreur à corriger.

Les Dictionnaires français donnent comme nom de l'animal une autre forme, *tokai* ou *toké*. Celle-là nous vient non pas des Hollandais, mais des Anglais, qui disent : *tokay*. Et toujours, évidemment, à la source, le malais, qui, on l'a vu, a une forme : *toké*.

Les diverses langues indonésiennes tournent autour de ces deux formes : *gecko (guécko)* et *toké*. Pour les formes malaises, nous avons, on l'a vu : *toké*, *goké*, *tăké*, *tăkék*. Le « Dictionnaire » Aymonier et Cabaton ajoute : *tokté* pour le birman (qui n'est pas, je crois, une langue indonésienne) ; *toké*, pour le bougi, le makassar, le soudanais ; *tekek*, pour le javanais ; *takè*, *dankè*, pour le khmer ; *pakaiy*, prononcé *pakê*, pour le cham.

Je ne puis pas, comme pour le nom *cắc-kè*, dénombrer toutes les particularités de ces diverses formes, les consonnes, les voyelles, l'intonation, car je ne connais pas ces langues ni leur système de transcription. Je ne puis pas dire pourquoi ici on prend une gutturale, tantôt forte, tantôt douce ; pourquoi là on prend une dentale, tantôt forte, tantôt douce ; pourquoi les Chams ont mis une labiale *(paké)*. Ici on entend un *a*, ailleurs un *o*, ou bien un *e*. Est-ce que les geckos parleraient plusieurs dialectes, suivant qu'ils sont en Annam, au Champa, ou dans les îles de la Sonde ? Ou bien est-ce que les hommes entendent mal ce que disent les geckos ? Ou bien encore est-ce ceux qui ont transcrit ces diverses langues indonésiennes, qui se sont trompés ? Il serait à désirer qu'on crée des laboratoires pour enregistrer les cris des geckos d'une manière scientifique. On pourrait ainsi y étudier le cri du *chim qui*, pour savoir si vraiment il dit *qui*, ou s'il dit *óbp*, comme le veut la légende.

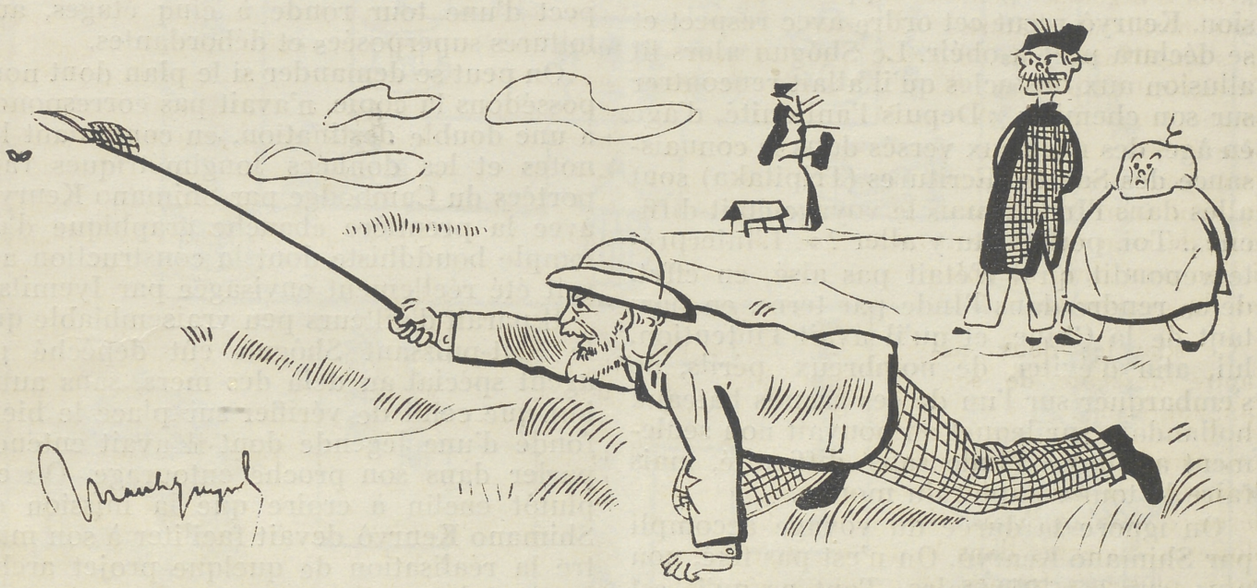
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Finissons sur ce tableau, d'un laboratoire de phonétique expérimentale où l'on ferait venir les oiseaux et toutes les bêtes de la création, on entourerait leur tête de bandages, de ficelles élastiques, de plaques de métal, on leur mettrait au palais des boulettes de mastic, et on enregistrerait sur des disques et sur des bandes leurs sifflements, leurs grognements, leurs roulades, toutes les modulations de leurs cris. Qui sait si on n'y viendra pas ? En tout cas, on le voit par les exemples que j'ai déjà donnés, les hommes reconnaissent chez les animaux, leurs consonnes, leurs voyelles, même, pour les peuples à langues monosyllabiques, leurs accents. Il est possible qu'un jour on arrive à établir un alphabet complet des cris des animaux, qui serait sans doute incomparablement plus riche que l'alphabet des langues humaines, déjà si compliqué.

Js reviendrai plus loin sur la question.

(A suivre.)

HUMOUR ANNAMITE



« Un professeur de Hanoi, au prix de longues et pénibles recherches, a réuni une collection de papillons inestimable. » (*Les journaux.*)

Ly Toet : « Etranges mœurs, étrange personnage ! Il y a un livre à écrire, maître Xa Xê, sur les mœurs et coutumes des messieurs de l'Occident. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

UN PLAN JAPONAIS D'ANGKOR VAT

par Victor GOLOUBEW

De même que l'article sur l'Abandon d'Angkor et sa Résurrection au XVIe siècle, *paru dans le n° 182 d'*Indochine, *nous avons emprunté ces pages au livre de M. Victor Goloubew,* Religieux et Pèlerins en Terre d'Asie (G. Taupin et Cie).

Dès le début du XVIIe siècle, la renommée d'Angkor Vat, en tant que centre religieux, paraît avoir atteint le Japon. Elle s'y était répandue en même temps qu'une légende apocryphe, alors en vogue parmi les pèlerins bouddhistes et les navigateurs, laquelle situait Angkor Vat dans l'Inde, en l'identifiant avec le Jetavana (jap. Gionjôja), lieu saint célèbre, où le Buddha Çâkya-muni avait jadis prêché. Désireux d'obtenir à ce sujet des renseignements précis, le troisième Shôgun Tokugawa, Iyemitsu, fit venir de Nagasaki l'interprète principal Shimano Kenryô et lui donna l'ordre de se rendre dans l'Inde, au pays de Magadha, d'y visiter le Jetavana et de faire au retour un rapport sur sa mission. Kenryô reçut cet ordre avec respect et se déclara prêt à obéir. Le Shôgun alors fit allusion aux obstacles qu'il allait rencontrer sur son chemin : « Depuis l'antiquité, d'âge en âge, des religieux versés dans la connaissance des Saintes Ecritures (Tripitaka) sont allés dans l'Inde ; mais le voyage était difficile... Toi, pourras-tu y aller ? ». L'interprète répondit qu'il n'était pas aisé, en effet, de se rendre dans l'Inde par terre, en partant de la Chine, et qu'il avait l'intention, lui, afin d'éviter de nombreux périls, de s'embarquer sur l'un de ces grands bateaux hollandais, sur lequel on pouvait non seulement atteindre l'Inde sans difficulté, mais faire le tour complet du monde.

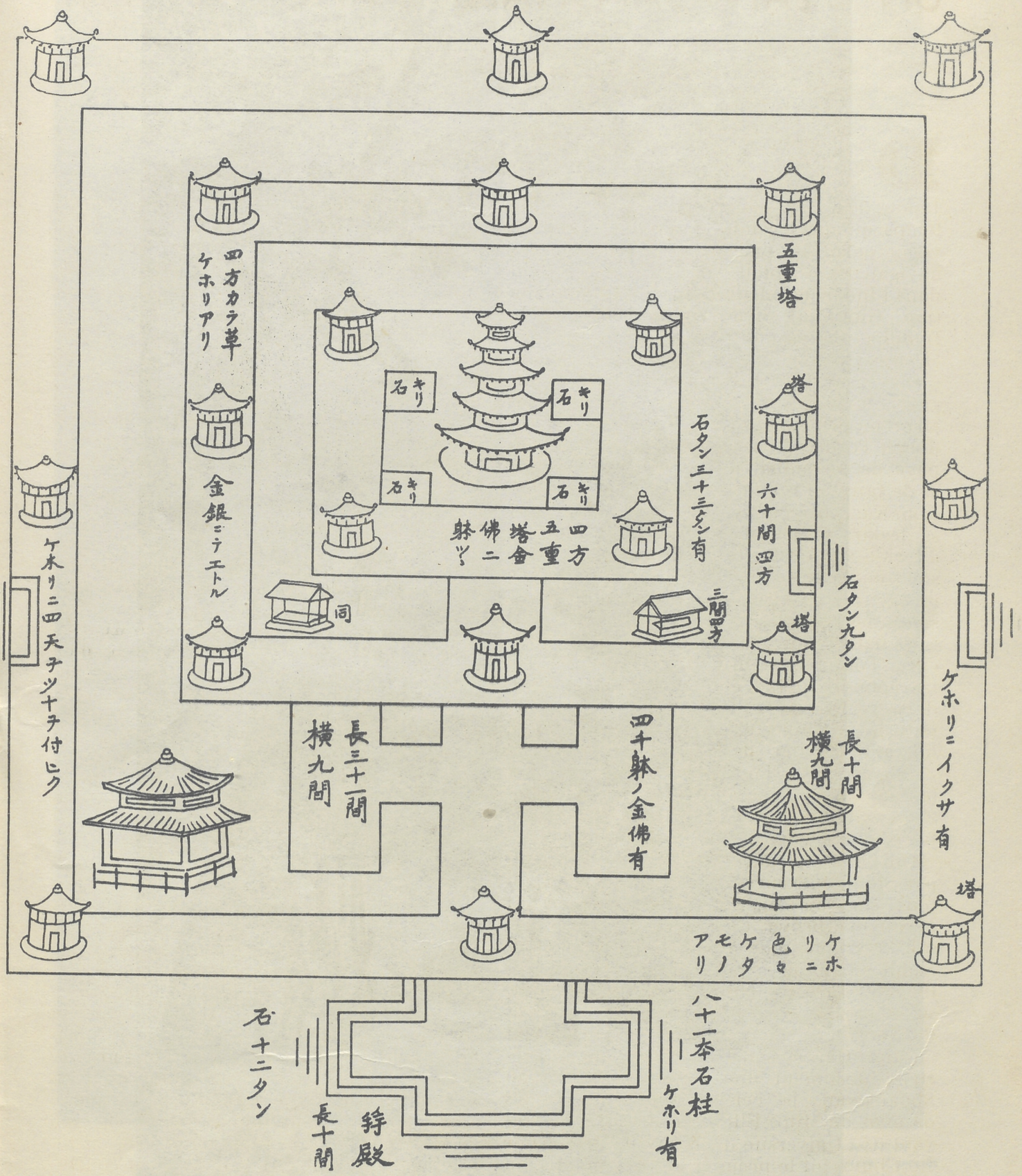
On ignore la durée du voyage accompli par Shimano Kenryô. On n'est pas fixé, non plus, sur son itinéraire. Tout ce qu'il est permis d'affirmer, c'est qu'il revint à Nagasaki avec un plan complet d'Angkor Vat, établi en mesures japonaises et soigneusement annoté. Le plan fut présenté à Iyemitsu et déposé sans doute dans les archives du Shôgunat. On ne sait ce qu'il en advint ensuite. Heureusement, il existe de ce précieux document une copie, conservée au Shôkôkwan, le célèbre bibliothèque des daimyo de Mito. Elle date de 1715. Un savant de l'Université de Tokyo, le professeur Itô Chutô, fut le premier à y reconnaître un plan d'Angkor Vat. Il signale sa découverte, en 1911, dans une revue japonaise, le *Toyô Gakuhô*. L'étude amorcée par lui fut reprise quelques années plus tard, par Noël Peri, dont les notes, avec une reproduction en fac-simile, parurent dans le tome XXIII du *Bulletin de l'Ecole Française d'Extrême-Orient* (1923).

Ce qui nous surprend à première vue, dans ce plan japonais du célèbre temple khmer, c'est l'étrange métamorphose subie par les édifices qu'il est censé représenter. Les dômes élancés à profils d'ogives, les pavillons d'angle et les galeries surmontées de frontons saillants, ont fait place à des constructions légères, empruntées à l'architecture religieuse du Japon. On constate, de plus, que le dessinateur anonyme a placé de son propre gré, à l'entrée principale du temple, dans deux petites loges ou guérites, une paire de « Rois-gardiens », semblables à ceux que l'on voit devant l'Horiûji, à Nara. Quant au sanctuaire central, il a pris l'aspect d'une tour ronde à cinq étages, aux toitures superposées et débordantes.

On peut se demander si le plan dont nous possédons la copie, n'avait pas correspondu à une double destination, en combinant les notes et les données longimétriques rapportées du Cambodge par Shimano Kenryô, avec la première ébauche graphique d'un temple bouddhiste dont la construction aurait été réellement envisagée par Iyemitsu.

Il paraît d'ailleurs peu vraisemblable que le tout-puissant Shôgun eût dépêché un agent spécial au delà des mers, sans autre but que celui de vérifier sur place le bien-fondé d'une légende dont il avait entendu parler dans son proche entourage. On est plutôt enclin à croire que la mission de Shimano Kenryô devait faciliter à son maître la réalisation de quelque projet architectural de grande envergure. Protecteur ardent du bouddhisme, Iyemitsu avait fait édifier à Yedo un temple magnifique, le Kwan-ei-ji (1626). Aurait-il par hasard songé à une fondation analogue, mais conçu sur une échelle infiniment plus vaste, et dont le modèle eut été fourni par un célèbre temple indien, associé à l'histoire du dernier Buddha terrestre ? Quoi qu'il en soit, ni l'Eishô-ji de Kamakura, ni aucun autre temple bouddhique datant de son époque, n'évoque le plan conservé à la bibliothèque de Mito. Il faut donc en conclure, si toutefois l'on admet comme possible l'existence même d'un tel projet, que l'idée de doter son pays d'un temple copié sur le prétendu Jetavana, alias Angkor Vat, fut abandonné par le Shôgun peu de temps après le retour à Nagasaki de son envoyé.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



PLAN D'ANGKOR VAT, PAR SHIMANO KENRYO (XVII^{e} siècle).
(Partie centrale reproduisant les galeries intérieures.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

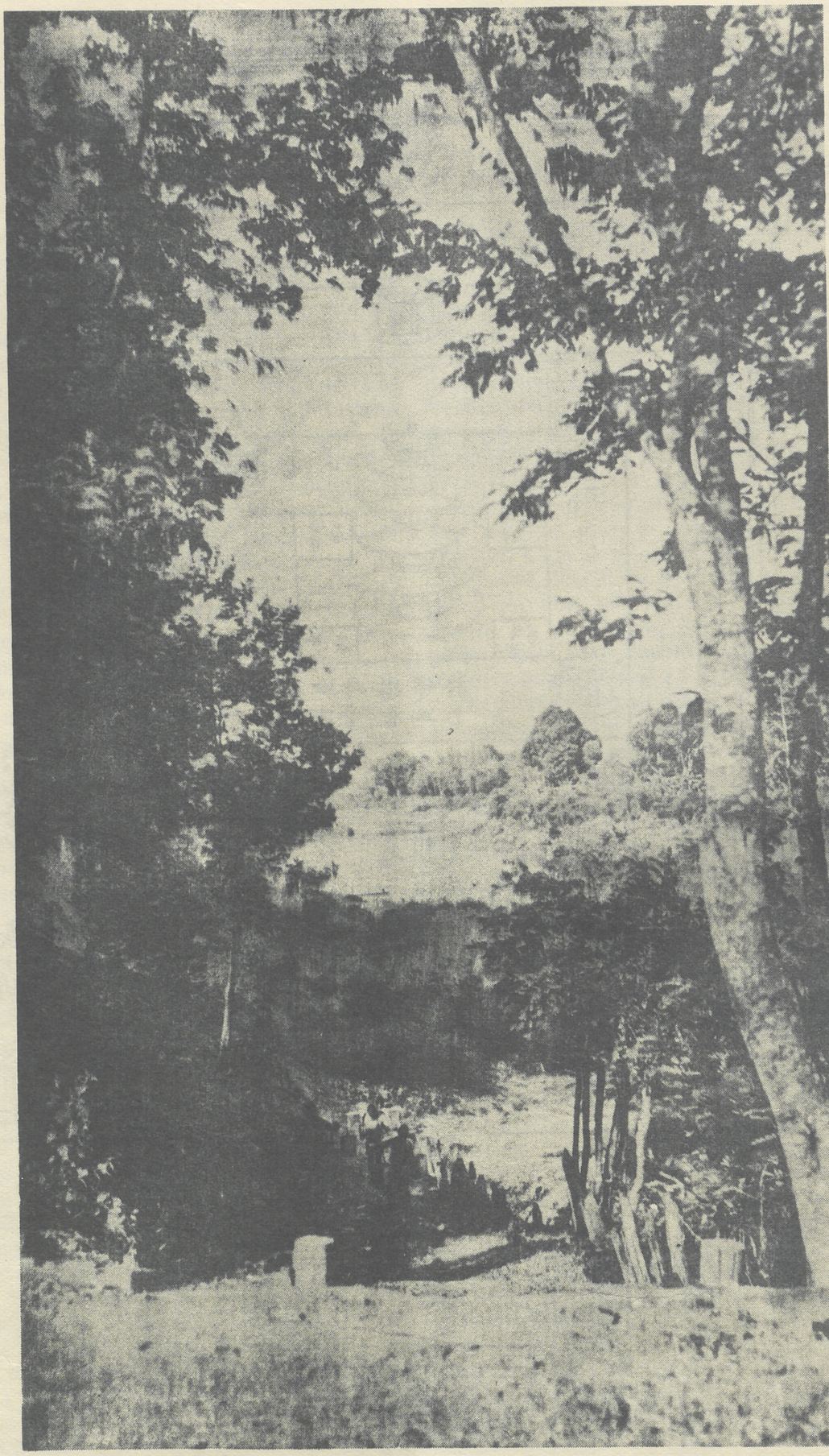
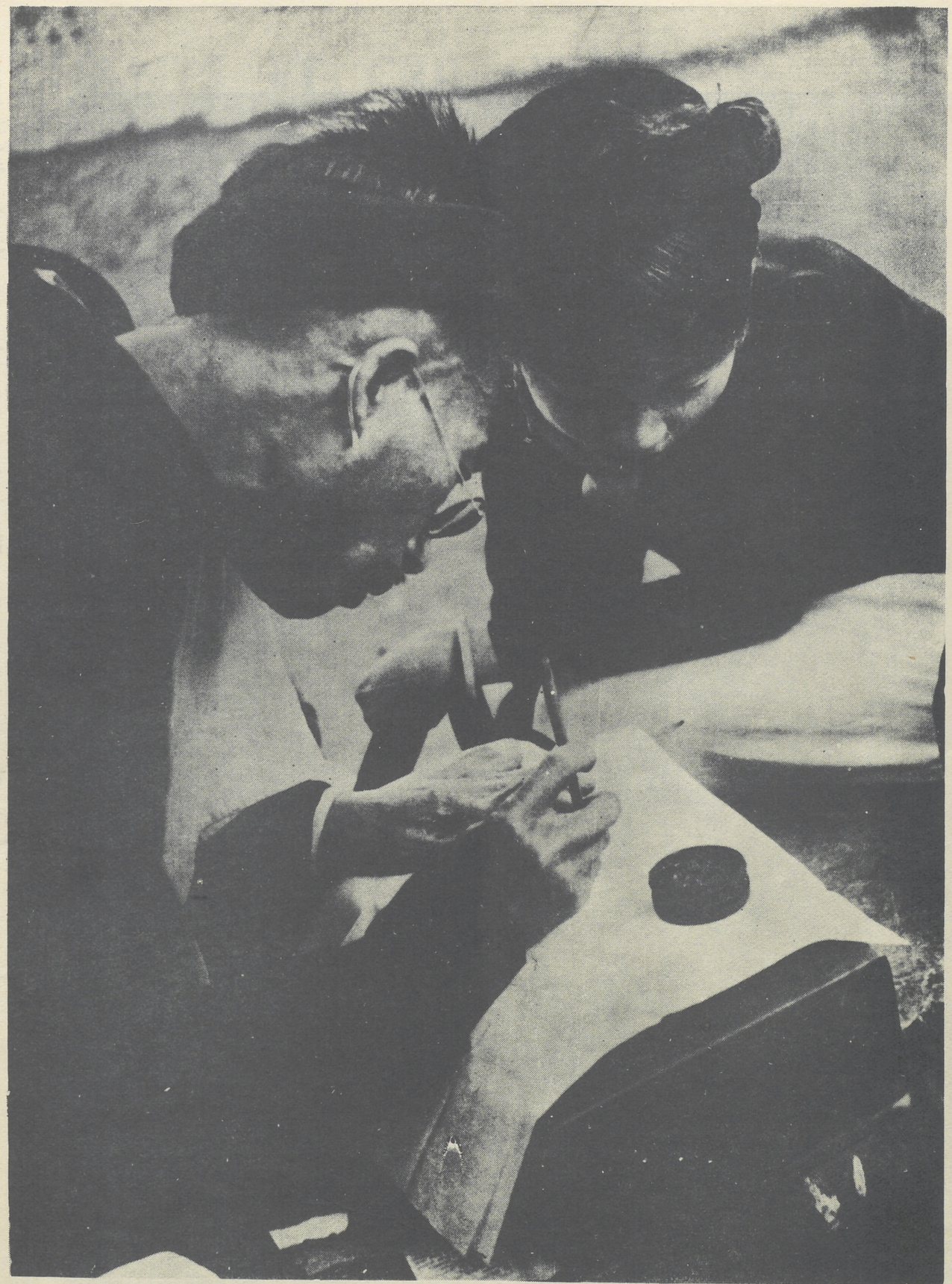


Photo G. HEUMANN
(3e prix de notre Concours de photographie.)

SARAVANE. Vue sur la Séset.

Paysage très classique, je dirai même très « gravure ». Encadrement à la fois léger et solide. Le chemin creux du premier plan a de la profondeur. Les plans lointains sont différenciés et creusés. Un bel équilibre de paix et de sérénité.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Devin annamite.

Photo VO-AN NINH
(4e prix de notre Concours de photographie.)

Ce n'est pas seulement un exemple, c est une démonstration de composition. Tous les éléments sont articulés autour du pinceau qui trace le caractère, lui-même placé non pas au centre, mais selon la bonne règle, aux 2/5 de la hauteur comme de la largeur. Convergence précise du bras de l'homme, de son regard et de celui de la femme, et même de la branche des lunettes du premier, de la raie dans les cheveux de la seconde, et du pli du papier.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



VO-AN-NINH

Au marché de Dong-Mo (Langson).

(4e prix de notre Concours de photographie.)

Cette photo ne donne pas seulement une image particulièrement vivante d'une rue dans un village. Elle constitue un exemple remarquable du relief photographique obtenu par la lumière : le contre-jour prolongeant l'ombre en avant des buffles, et par la perspective : lignes fuyantes des toits, du groupe de buffles et de l'ombre du premier plan convergeant toutes vers l'« horizon » de la photo.

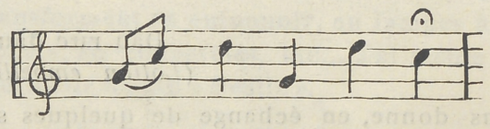
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

CHANTS ET CRIS DE LA RUE A SAIGON

par E. BERGÈS (*Suite et fin*) (1)

45. — **Le serrurier.**
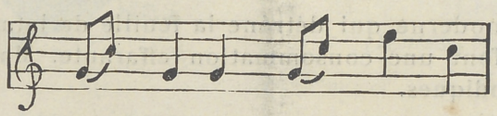
Il agite en marchant une chenille étrange, en métal, faite de lamelles successives, qui sonnaillent avec un affreux bruit de ferraille. Et de temps à autre, il annonce sa spécialité :



Sửa ống chìa khóa không ?
(*Réparation de serrures et de clés ?*)

46. — **L'horloger, machines à coudre.**

Il passe à bicyclette, sur laquelle il a amarré la boîte à outils :



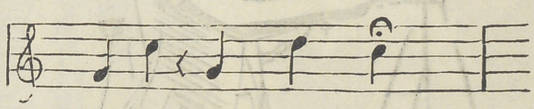
Sửa đông hồ sửa máy may.
(*Réparer montres réparer machines coudre ?*)

Vous pouvez lui confier : horloge, montres réveils, machines à coudre. En général, il les démonte bien...



47. — **Le rémouleur.**
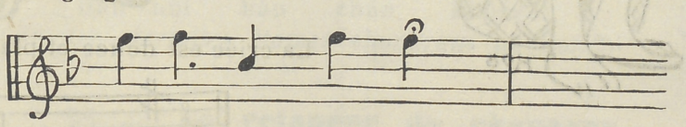
Notre « couteaux, ciseaux, rasoirs » saigonnais vit avec sa planche, comme l'escargot avec sa coquille, mais il sait s'asseoir dessus et maintenir du gros orteil la pierre à aiguiser... Avec une patience infinie et pour un prix modique il vous fait un petit couteau à dessert tranchant avec un grand couteau de table émoussé. En plus, vous avez pour rien sa chanson :



Mài dao mài kéo không ?
(*Aiguiser couteaux aiguiser ciseaux ou non ?*)

48. — **Le marchand de seaux de bois.**

Dans le quartier de Chợ-Cũ (vieux marché), les nhỏ abondent qui portent au fléau de nombreux seaux de bois (le métal est rare à présent) encastrés l'un dans l'autre. Rues Đỗ-hữu-Vị et Guynemer ils hurlent à pleine gorge :



Ai mua thùng cây không ?
(*Qui achète de seaux en bois ?*)

(1) Voir Revue *Indochine*, nos 162, 178 et 181.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

49. — Le marchand de lotion capillaire.

Il crie rue de Massiges :



Dầu rức đầu bông lại « Hai-đường ».
(Lotion embellir tête parfumée « 2 Routes ».

et vous donne, en échange de quelques sous, un flacon de la lotion mystérieuse qui retarde, paraît-il, le moment où l'on est « fini paillote »...

50. — Le marchand de « chổi ».

Le balai de bambou à forme moderne qui détrône la feuille de latanier est tout le jour dans la main des domestiques qui en font une consommation effarante. Mais les marchands de « choi » sont nombreux et les prix modiques.

51. — Le vendeur de fourneaux.

Rue Frères-Louis, écoutez le Chinois marchand de fourneaux rouges en terre cuite. Son cri est le plus bref de tous : Lò.
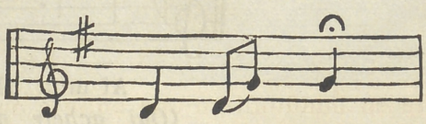


Remarquons qu'il ne s'adresse à aucun client en particulier...

52. — L'aveugle aux brosses.

Ces brosses sont fabriquées par l'Ecole des aveugles de Cholon et vendues également par des aveugles stationnés au coin des rues.



La criée est douce et plaintive :



Bàn chải không ?
(Brosses.)
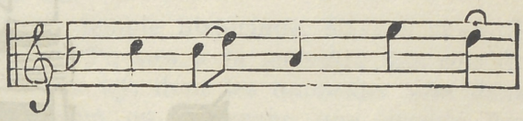
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



53. — Les acheteuses de boîtes vides de lait.

Ce sont des Chinoises, qui font leur criée en annamite parfois cocasse : elles râflent les boîtes de conserve vides et surtout les boîtes de lait. Ces boîtes alimentent les petits métiers de Cholon et se transforment en entonnoir, en lampes à huile, en jouets, en couvercles, etc... J'ai même vu un carburateur d'auto « Nestlé ».

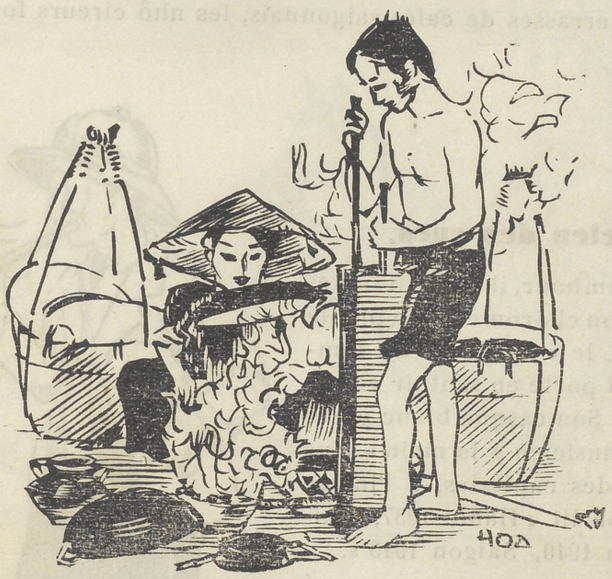
Oyez, la formule de l'offre d'achat :



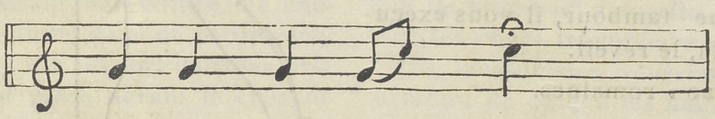
Lôn sữa bò bán không ?
(*Boîtes lait vache vendre ou non ?*)

54. – L'étameur de casseroles.

Ses instruments sont rudimentaires, mais il travaille énormément. Il m'a confié qu'en cette période d'économie son métier était bon. Il soude, il étame marmites et casseroles, installé à un carrefour.



Entre deux coulées d'étain, il chante :



Hàn nồi hàn chảo không ?
(*Etamer marmites étamer chaudrons ou non ?*)

55. — Le retapeur de chapeaux.

Il porte en bandoulière une boîte à outils, à la main un transformateur en bois à vis grossière. On lui confie des chapeaux mous, du sombrero au blum, de toutes formes, de toutes couleurs. Il taille, il malaxe, il coud, il brosse et vous rend un chapeau neuf, quant à sa forme tout au moins.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

56. — Les « nhỏ » cireurs

Ils se sont répandus par la ville, traînant leur boîte et un petit banc. Reconnaissons que les Hanoïens les ont eus avant les Saigonnais. Peu de « si-ra », beaucoup de salive, infiniment d'huile



de coude, nhỏ gagne ses 10 cents. Mais il a plusieurs cordes à son arc. Et en musant il propose :

Đánh giầy, đánh nón, coi xe.

c'est-à-dire qu'il cire vos chaussures, brosse votre chapeau ou blanchit votre casque et surveille votre bicyclette. Sur les terrasses de cafés saigonnais, les nhỏ cireurs font fortune.

57. — Le musicien des rues.

Il joue du clairon et du tambour, il connaît toutes les sonneries militaires. Son clairon est une plante creuse à 2 ou 3 raccords, le « đu đủ ». Son tambour est une touque qu'il porte en sautoir et sur laquelle il bat la mesure. Son casque blanc porte l'inscription en rouge « musicien à la main ». Sur le ruban figure le Tour des capitales, à l'image des avions de record... on lit « Hanoi 1937, Haiphong 1938, Phnom-Penh 1940, Saigon 1943 ».

Très entouré, il souffle dans son tube végétal qui résonne comme un clairon de cuivre et au vrombissement de la touque - tambour, il vous exécute : le salut au drapeau, le réveil.

Détrônées, les « tubae » romaines.



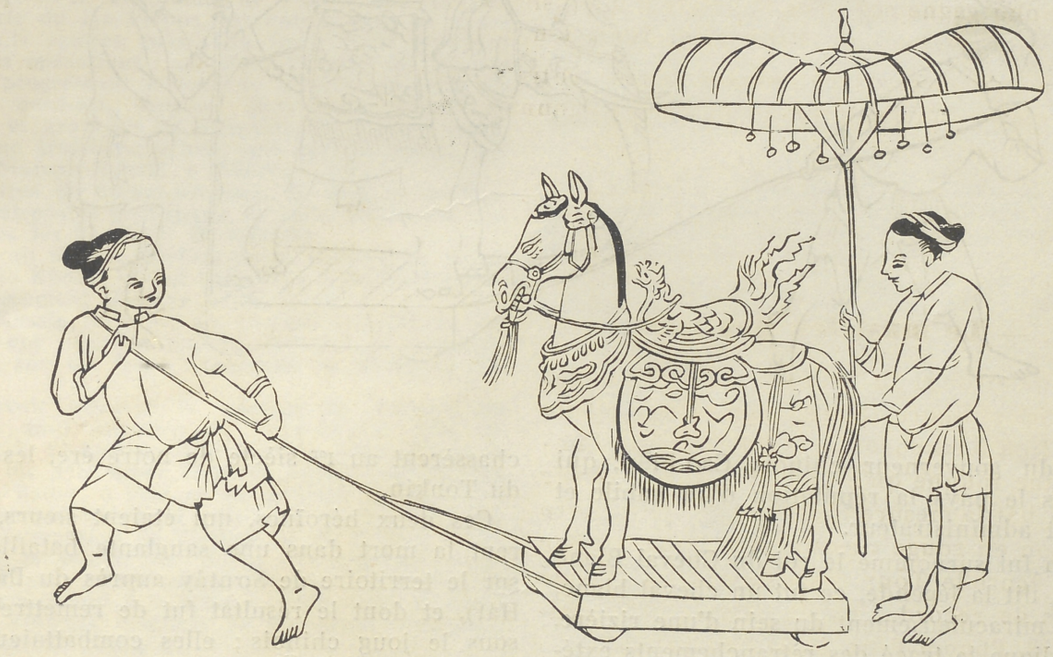
Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Chevaux et éléphants dans les cultes annamites

Nous avons vu récemment notre ami Ly Toét s'entraînant sur un cheval de pagode. Nous avons en outre abondamment parlé des éléphants du Cambodge et des plateaux moïs. Il nous a paru intéressant de préciser, avec l'aide de Dumoutier, l'usage de ces animaux dans les cultes annamites.

DANS les temples taoïques consacrés aux génies ou aux grands hommes divinisés (đền, miếu), on remarque presque toujours des figurations de chevaux ou d'éléphants.

Les chevaux, au nombre de deux, quelquefois de grandeur naturelle, sont en bois et fixés sur un petit cadre monté sur roulettes. Ils sont couverts de harnachements et d'ornements en papier peint et doré, ou en étoffe brodée selon la richesse du temple.



On les place, à l'intérieur de l'édifice, de chaque côté de la porte d'entrée, dans de petites écuries ménagées à cet effet. On les sort dans les processions et ils prennent place devant le char de l'esprit.

Les chevaux des pagodes ne sont, par eux-mêmes, l'objet d'aucun culte, et c'est un sentiment très vulgaire qui a présidé à leur introduction dans les pagodes taoïques ; les fidèles, sans cesse en instance auprès du génie afin d'obtenir, par son intercession, quelque grâce du Maître du ciel, veulent lui faciliter les longs voyages qu'il est obligé d'entreprendre à cet effet, en mettant à sa disposition un moyen de transport rapide et digne de lui.

Dans le temple historique, élevé à Đinh-bảng, au phủ de Từ-sơn, à la mémoire des rois de la dynastie de Lý, dont les tombeaux sont dans la forêt voisine, on remarque une grande écurie dans laquelle chaque souverain de cette dynastie possède un cheval de bois richement caparaçonné, tenu en laisse par un soldat de bois laqué, le tout de grandeur naturelle. Dans une autre partie sont les chars triomphaux des rois.

Les bouddhistes vénèrent le cheval blanc en mémoire de ce que les ambassadeurs chinois, envoyés dans l'Inde sous le règne de Hiao Minh Ti, rapportèrent sur un cheval blanc les premiers livres de la religion du Bouddha.

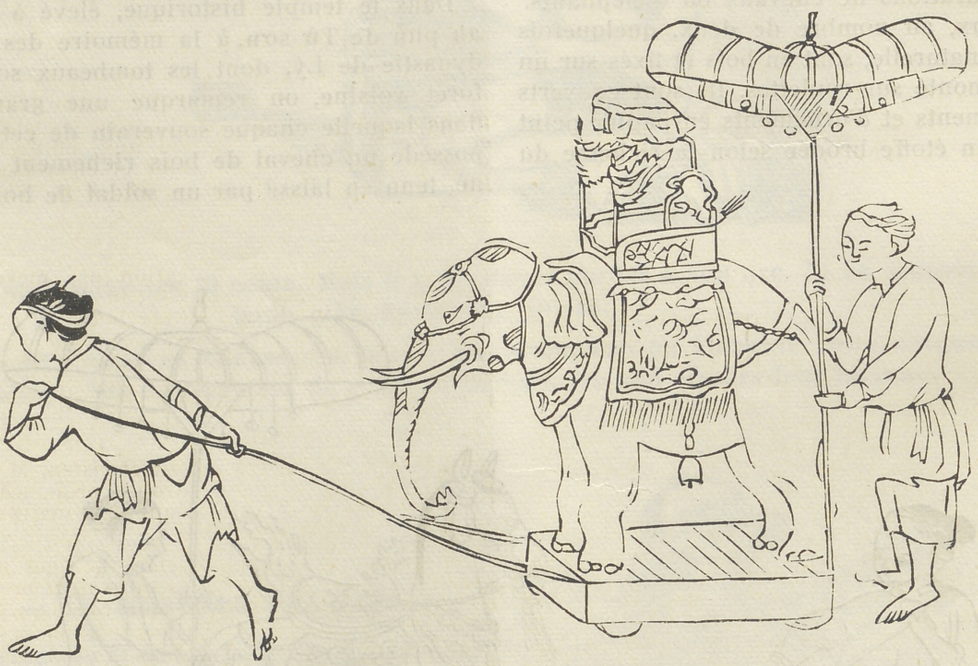
On fonda, à cette époque, en Chine, un nombre incalculable de monastère qui prirent le nom de Monastères du Cheval Blanc. Au IXe siècle de notre ère, alors que l'Annam était encore gouverné par des généraux chinois, l'empereur de

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Chîne, épouvanté de la multiplicité des couvents dans son empire, en prescrivit le dénombrement, et on trouva, disent les Annales de la dynastie Tang, quatre mille six cent soixante temples et monastères autorisés par l'Etat, et quarante mille bâtis par les particuliers.

Le nombre des religieux et religieuses bouddhistes était de deux cent soixante mille cinq cents, et cent cinquante mille esclaves étaient affectés au service des bonzeries.

Il existe à Hanoi, un temple du Cheval Blanc (Bạch Mã), il se trouve dans la rue dite des Pavillons-Noirs ; c'est un des plus anciens temples de la capitale. Il fut élevé par les Annamites à la



mémoire du gouverneur chinois Cao-Biền, qui laissa dans le pays la réputation d'un habile et bienfaisant administrateur.

Cao-Biền fut surnommé le roi du Cheval Blanc parce que, dit la légende, ce fut un cheval blanc, surgissant miraculeusement du sein d'une rizière, qui lui indiqua le tracé des retranchements extérieurs de Hanoi qui existent encore aujourd'hui en partie, sous leur nom primitif de Đại-La-Thành.

Le temple du Cheval Blanc fut d'abord élevé au village de Long-do ; il fut ensuite transporté à l'endroit qu'il occupe aujourd'hui lorsque la dynastie de Lý établit, sous le nom de Thăng-Long, l'an 1010 de notre ère, la capitale du royaume, sur l'emplacement du village de Long-do, qui se trouvait non loin des retranchements de Đại-La, l'antique oppidum des gouverneurs chinois.

L'éléphant, qui est au Tonkin l'emblème du pouvoir suprême, est surtout représenté, soit en bas-relief soit en ronde bosse, à l'extérieur des temples dédiés à des rois ou à des saints de famille royale, mais toujours de chaque côté et en dehors du portique principal d'accès.

Les éléphants des pagodes sont le plus souvent en maçonnerie ou en pierre ; certains temples possèdent des éléphants de bois montés sur roulettes qui, avec les chevaux dont nous avons parlé, figurent dans les processions, tirés par une corde et accompagnés d'un porteur de parasol.

Non loin de la route Mandarine, dans les jardins des faubourgs de Hanoi, se trouve la pagode dite des Deux Dames (chùa Hai Bà), élevée à la mémoire des deux Jeanne d'Arc tonkinoises qui, les armes à la main et à la tête des partisans, chassèrent au 1er siècle de notre ère, les Chinois du Tonkin.

Ces deux héroïnes, qui étaient sœurs, trouvèrent la mort dans une sanglante bataille, livrée sur le territoire de Sơntây auprès du Đáy (Sông Hát), et dont le résultat fut de remettre le pays sous le joug chinois ; elles combattaient à dos d'éléphant, c'est pourquoi l'on a placé, dans leur temple de Hanoi, deux éléphants pourvus de défenses naturelles que la tradition donne comme étant les véritables défenses des éléphants des deux sœurs, recueillies après la bataille et conservées par un pieux sentiment de patriotisme.

Des chevaux et des éléphants en papier sont aussi envoyés, par incinération, dans le royaume des esprits, avec des vêtements, des chapeaux, des chaussures, des bateaux, des ustensiles domestiques, des barres d'or et d'argent, toujours en papier, et tous autres objets qu'on suppose devoir être agréables ou utiles à l'esprit, au génie, ou au diable dont on veut s'attirer les faveurs ou conjurer les mauvais offices.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



DU 21 AU 27 FÉVRIER 1944

Pacifique.

— Sur terre, les forces américaines se sont emparées de Kwajalein et de Luott, îles situées à l'extrémité nord-ouest de l'archipel des Marshall, et à 1.200 kilomètres à l'est de l'importance base navale nippone de Truk.

— Dans les airs, outre l'appui apporté aux forces terrestres sur les différents théâtres d'opérations, l'activité des forces aériennes alliées s'est manifestée par les bombardements des bases suivantes :

— Les îles de Mille et de Taroa, dans l'archipel Marshall, les 19, 20, 21, 23 et 25 février ;
— Buka, dans l'île Bougainville, le 25 février ;
— Rabaul, les 18 et 19 février ;
— Wewak, en Nouvelle-Guinée, le 25 février ;
— Kavieng, en Nouvelle-Irlande, le 16 février.

L'aviation navale nippone a, de son côté, attaqué l'île de Pilelo, le 19 février.

Russie.

— L'offensive soviétique menée contre la puissante place-forte allemande de Pskov, sur la rive méridionale du lac Peïpus, est entrée dans sa phase finale. Trois armées russes du front Nord prennent part à ces opérations : au nord, l'armée du général Govorov, progressant le long de la rive orientale du lac ; au nord-est, l'armée Meretskov, venant de Novgorod et avançant en direction de Solsty ; enfin, à l'est, une troisième armée suit la voie ferrée qui mène de Staraya-Roussa à Pskov.

Les centres de Strugi-Krasnye, de Dno, et de Porkhov, avant-postes principaux de cette forteresse, ont été occupés les 23, 24 et 26 février.

— Plus au sud, la portion de la voie ferrée située à l'ouest de Kholm, et qui relie Dno à Novosokolniki, a été entièrement dégagée le 26 février.

— En Russie Blanche, les troupes soviétiques ont déclenché une nouvelle grande offensive en direction de Minsk, sur un front s'étendant de Jlobin à Vitebsk.

Après avoir effectué le passage du Dniepr, les Russes se sont emparés de l'importante gare de Rogatchev, le 24 février, réduisant en outre la tête de pont que les Allemands tenaient encore sur la rive gauche du fleuve, à l'est et au nord-est de Jlobin.

Le haut-commandement allemand a, d'autre part, annoncé l'évacuation de Vitebsk, le 25 février.

— Dans la boucle du Dniepr, la pression russe effectuée depuis deux mois contre le saillant de Krivoi-Rog a abouti à la prise de cette ville, le 22 février. De violents combats se déroulent également au sud-ouest de Nikopol.

Italie.

— Sur la tête de pont d'Anzio, les Allemands ont renouvelé leurs violentes attaques contre les positions-clefs anglo-américaines.

Toutefois, en dépit d'une semaine de combats acharnés, les positions respectives sont restées inchangées.

— Dans la région de Cassino, les assauts alliés n'ont abouti à aucun résultat décisif.

Les combats les plus violents se sont déroulés au pied du mont Cassin, situé au nord de la ville.

EN FRANCE

19 février. — Le ministre secrétaire d'Etat à l'Economie nationale et aux Finances est autorisé à procéder, à partir du 21 février, à l'émission d'obligations du Trésor. Les nouveaux titres porteront intérêt à 3,5 %. L'émission portera sur un montant de 16 milliards.

~

Les denrées mises par la direction du Service des prisonniers de guerre à la disposition de la Croix-Rouge française pour la confection de colis individuels en vue de leur expédition aux prisonniers de guerre et aux prisonniers transformés se sont élevées pour l'année 1943 aux chiffres suivants : vivres, 122.583.141 kilos ; tabac et cigarettes, 2.742.212 kilos ; savon, 1.352.230 kilos et effets d'habillement, 74.265 pièces.

Quant aux envois collectifs faits par les soins de la direction du Service des prisonniers de guerre pendant l'année 1943 à destination des Oflags, Stalags et Frontstalags, ils s'élèvent aux chiffres ci-après : vivres, 78.386.810 kilos ; tabac et cigarettes, 3.739.887 kilos ; savon, 256.813 kilos, et effets d'habillement, 15.544.349 pièces.

~

21 février. — En application des mesures d'évacuation de certaines localités du littoral de la mer du Nord, les vieillards et les infirmes des hospices de Dunkerque ont été dirigés sur Roubaix, où ils seront hébergés. Le Secours National d'Avesnes a accueilli d'autres contingents d'évacués qui ont été répartis dans les communes des environs.

~

22 février. — Dans *Le Petit Parisien*, M. Géo-Charles Veran rapporte les paroles prononcées par le Président Pierre Laval devant les maires des cinq départements du Sud-Ouest :

J'ai toujours pensé, a déclaré le Chef du Gouvernement, *que les seules choses qui soient vraies étaient les choses simples. Nous serons toujours, quoi qu'il arrive, les voisins de l'Allemagne. Vous êtes, comme moi, pour la plupart des paysans : pour vivre en paix dans son foyer, il ne faut pas vivre en guerre avec ses voisins.*

M. Laval évoque ensuite un voyage à Berlin qu'il a fait avec Aristide Briand :

On croyait que nous rapportions de notre voyage à Berlin la paix définitive.

Hélas, par la faute des hommes, par les passions politiques, les erreurs des gens de bonne foi, nous n'avons pas réussi à réaliser ce beau rêve. Mais quoi qu'il advienne, c'est la géographie, c'est la nature qui nous a placés aux côtés de l'Allemagne. Nos frontières seront toujours communes. Et si les hommes que le destin a, comme nous, placés pour diriger les affaires de notre pays ne font pas un effort, un très grand effort pour essayer de régler autant que faire se peut nos différends avec l'Allemagne, alors dans l'avenir ce seront encore d'autres générations qui auront à souffrir, qui seront meurtries, ensanglantées...

La guerre ne peut apporter à un pays comme la France — qui est un paradis sur la terre de l'Europe — que le malheur, la ruine et la souffrance. Nous avons connu la victoire, nous n'en avons pas profité. Nous aurions pu profiter de la victoire pour essayer d'établir la paix sur des bases solides : nous ne l'avons pas fait. Nous n'avons pas pu le faire. A coup sûr, affirme alors le président Laval, nous avons eu tort de faire la guerre. Nous ne devions pas faire la guerre. J'ai constaté maintes fois à Genève et ailleurs que tous les ministres de tous les pays étaient unanimes à reconnaître que le corridor de Dantzig était la plus grossière malfaçon du traité de Versailles et qu'il fallait chercher à trouver une

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

solution amiable pour régler ce problème. Si l'horizon de la guerre depuis s'est élargi, c'est pourtant pour le corridor de Dantzig, pour la Pologne que les peuples sont entrés en guerre.

Aujourd'hui, ayant vu d'année en année l'évolution du conflit, pouvez-vous me dire, de quelque manière que cette guerre se termine, quel sera le sort de la Pologne ?

Passant alors aux événements militaires qui sont peut-être à la veille de se produire, le Président déclare :

Supposez qu'il y ait une tentative de débarquement, elle sera précédée, accompagnée des rafales du bombardement. Des milliers d'avions sillonneront le ciel de France pour détruire nos villes, nos foyers, nos voies ferrées, faire sauter nos ponts, semer la misère. la ruine et la mort.

Croyez-vous, en réfléchissant bien — même si vous ne partagez mes idées générales sur la politique extérieure — que des hommes se disant patriotes et qui agissent de telle façon que la conséquence de leur initiative et de leurs actes soit précisément la destruction de notre pays, de leur pays, croyez-vous qu'ils auront fait une politique française ?

Moi, je vous dis non.

Le Chef du Gouvernement termine en retraçant les grandes lignes de sa politique :

Pour persévérer dans ma tâche, je n'ai pas besoin d'être populaire. Si j'avais ce souci au poste que j'occupe je ne serais digne de remplir ma mission. La France a un grand prestige dans le monde. Si l'Europe se faisait sans le consentement de la France, elle ne serait pas viable.

~

Le ministère de l'Economie nationale et des Finances a publié la situation des recouvrements budgétaires durant l'année 1943.

Les recouvrements ont atteint 118 milliards 405.940.000 francs au lieu de 93 milliards 309.699.000 francs en 1942, soit une augmentation de 26,2 %. Ces résultats prouvent la prudence des évaluations budgétaires et soulignent l'ampleur de l'effort demandé au pays qui a permis de mettre à la disposition de l'Etat des masses de ressources saines et permanentes pour contre-balancer les dépenses dont les plus lourdes sont exceptionnelles. L'Etat a pu ainsi témoigner par le raffermissement régulier du franc sur les places financières suisses.

~

1.000 évacués du Pas-de-Calais sont arrivés à Epernay.

~

Une centaine de femmes et d'enfants évacués des Pyrénées-Orientales, et notamment de Perpignan, sont arrivés à Gourdon (Lot) ; leur réception avait été organisée par la Croix-Rouge.

~

23 février. — Le Conseil, saisi du problème de formation professionnelle, a considéré que les réformes qui devaient être immédiatement réalisées étaient les suivantes :

1° Institution d'un pré-apprentissage obligatoire pour tous ;

2° Fixation d'un salaire raisonnable pour les apprentis ;

3° Etablissement d'une promotion ouvrière qui donne à chaque travailleur la possibilité de s'élever par son travail dans la hiérarchie professionnelle.

Le Conseil a préconisé en outre la création d'un commissariat général chargé de promouvoir seul la politique de formation professionnelle en attendant la mise en place des organismes prévus par la Charte du Travail.

~

24 février. — Un jeune professeur de l'Académie de Médecine, membre de l'Institut anthropobiologique de Paris, vient de découvrir un nouveau traitement du cancer. Il s'agit d'injections de métaux tels que le cobalt, le zinc et le nickel. Les expériences tentées ont été concluantes, même dans des cas qui semblaient désespérés. Chez les malades dont on attendait la mort d'un moment à l'autre, des injections de ces métaux ont amené une amélioration sensible, bientôt suivie d'une guérison complète. Cette nouvelle invention est en train de révolutionner la thérapeutique actuelle.

~

26 février. — Le vernissage de l'exposition du peintre tonkinois Vu-Gia, organisée au profit des prisonniers indochinois, a eu lieu à l'Agence économique de l'Indochine. Né en 1900, M. Vu-Gia a quitté en 1928 Hanoi pour Paris, où il a fréquenté l'école des Beaux-Arts. Il s'est adonné à la peinture sur laque, puis il a peint sur soie et ce sont les œuvres de ces deux genres qui sont exposées.

L'artiste a représenté avec beaucoup d'expression, et souvent en teintes riches et pleines de vie, les scènes de la vie quotidienne indochinoise, notamment la femme au métier à tisser, le marchand de sentences, la jeune fille préparant le riz.

D'autres tableaux offrent des spécimens de la flore et de la faune sous-marines des mers du Sud.

Parmi les laques, l'œuvre représentant des enfants au cerf-volant mérite une mention particulière.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

A propos de la mort du peintre Barrière.

.....

Peintre bourguignon, et parisien de surcroît, gardant son atelier du parc des Buttes-Chaumont pour un retour qu'il croit prochain, le voilà, en 1934, embarqué pour l'Indochine dont le Grand Prix vient de lui être décerné. Il ne sait pas que cet Extrême-Orient va le garder tout entier, seul parmi les autres peintres « Prix d'Indochine », qui n'ont fait qu'y venir en voyageurs.

Voyageurs, certes, il l'est, curieux de tout, étudiant avec une minutie, une soumission obstinée, les motifs décoratifs de l'art khmer ou laotien, les bandeaux ciselés d'Angkor Vat, les menus dessins d'un sampot ou d'un bijou mèo, mais aussi, amoureux avec volupté des lumières glissantes qui jouent sur la rivière de Siem-réap, sur les feuilles des bananiers, ou sur la joue ambrée d'une pousao. Les capricieux branchages des frangipaniers dans la mélancolie des tombeaux de Hué, l'ocre chaude d'un mur de pagode au Yunnan, la moire des ciels gris du delta, l'ourlet vert des rizières étagées de la Haute Région le séduisent tour à tour. Il « travaille » ses études avec une conscience que d'aucuns trouveront parfois excessive, revenant au même paysage sous des éclairages et des angles différents, — et piquant des « rognes » épiques contre les barbouilleurs improvisés qui croient arriver sans recherches à saisir la mystérieuse harmonie d'un reflet sur un étang fleuri de lotus.

Ce peintre, d'ailleurs, n'est pas que *peintre, comme certains le sont, qui se vantent d'ignorer ou de dédaigner ce qui n'est pas dans leur secteur. Il est humaniste, comme le furent ceux de la Renaissance ; sa culture est étonnamment vaste et variée, ses lectures choisies, son goût et son jugement sûrs, et*

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

les lettres qu'à l'étape il écrit à ses amis sont de bonne encre et de style alerte. Les techniques les plus diverses sollicitent sa curiosité et ses soins, celle des tapis, de la monnaie, des vignettes gravées ou lithographiées.

Un jour, à Doson, il a la révélation de l'admirable panorama déployé du Thai-binh à la baie d'Along, que l'on découvre du haut des mamelons de la Pointe entre les bois de pins grandissants, — et le voici constructeur, recomposant vingt fois les plans de l'atelier dont il rêve, ici, sur ce sol tonkinois où il veut ainsi s'enraciner, l'agrandissant, l'entourant en esprit de jardins étagés, de lianes grimpantes et de lauriers-roses. De là, il verra le jour naître et mourir sur les sommets aigus de la Cac-bà, sur ce golfe nacré qui, à certains matins, est bleu comme un lac d'Italie. Pendant que les maçons besognent encore, il plante son chevalet entre les pins et travaille, travaille...

La maladie le guette cependant et la mort. Elles font leur œuvre, sournoisement, amaigrissant le corps, l'épuisant, sans que d'abord il s'en soucie.

.....

Ce cran, cette obstination à vivre, à œuvrer, empliront les jours mêmes qui précèdent sa mort — et tout ceci doit être dit, car c'est une leçon pour les jeunes. Dans son lit, déjà moribond, deux jours avant d'expirer, il s'acharne encore à retracer les arabesques d'un motif cambodgien, il réclame des livres, que sa main défaillante ne peut plus soutenir.

(COURRIER D'HAIPHONG, 22 février 1944.)

La chasse au crocodile.

Le tigre tuait l'homme et le mangeait. L'homme tuait le tigre, mais il ne le mangeait pas. Tout au plus prenait-il sa peau pour en faire une descente de lit, ses ongles et ses dents pour faire des breloques, et ses moustaches pour faire de la mort aux rats.

Dans cet échange de mauvais procédés, c'est encore le tigre qui tirait la meilleure part.

Autre chose, la partie engagée autrefois entre les Cochinchinois et les crocodiles. S'il arrivait au crocodile de croquer du contribuable, le contribuable à son tour se régalait de crocodile. On était sur pied d'égalité. Peut-être même la situation était-elle plus avantageuse pour l'homme, car il avait l'air de vraiment se régaler des morceaux de son ennemi.

Au reste la pêche — ou la chasse — du caïman était aussi bien organisée que la pêche à la langouste, et pas pour d'autres raisons que pour procurer aux gourmets des grillades et civets de rare qualité.

Voici un article documentaire que le Courrier de Saigon *de février 1865 a publié sur ce sujet :*

« La queue du caïman est un des morceaux les plus délicats de la cuisine annamite.

» Les Européens en feraient plus de cas, si les fibres musculaires ne renfermaient de loin en loin des rognons ou pelotes de graisses isolées qui répugnent à nos estomacs.

» Ces reptiles se pêchent dans les vastes plaines de joncs qui s'étendent entre les Vaïcos et le Cambodge. Le bateau est divisé en plusieurs compartiments étanches dont le plus grand, situé dans la maîtresse partie, est un vivier destiné à recevoir les produits de la pêche.

» En face du mât, la barque est pourvue d'énormes bambous plantés debout, au sommet desquels se trouve un retour où passe une corde, munie d'un gros hameçon pour prendre le reptile.

» La barque s'enfonce dans un des arroyos qui servent de déversoir à cet immense lac connu sous le nom de Plaine des Joncs, dont la profondeur moyenne n'est que d'un mètre, et dont les eaux disparaissent sous une épaisse couche de roseaux aquatiques.

» La barque quitte bientôt l'arroyo et se fraye un passage à travers les joncs, jusqu'à un endroit assez écarté où l'on est sûr de rencontrer des caïmans qui fuient en général les demeures de l'homme.

» Leur présence est dénoncée par l'agitation des roseaux. Alors les pêcheurs amorcent leur hameçon avec du poisson, des entrailles d'un animal ou de tout autre appât, car la bête vorace n'est guère difficile ; puis ils lancent l'hameçon et attendent en silence que les secousses annoncent la prise d'un caïman.

» Alors tous se portent à la ligne, et, tirant dessus, hissent le monstre au-dessus du panneau du vivier où on le laisse descendre. Une fois au fond du bateau, le caïman se dégage tout seul de l'hameçon qu'on lance de nouveau dans les joncs pour continuer la pêche jusqu'à ce que le bateau soit chargé.

» Comme ces amphibies ont en moyenne de deux à trois mètres de long, on les emmagasine dans des parcs sur les lieux de vente, car le débit de tous ces énormes animaux ne saurait avoir lieu dans la même journée, quel que soit l'appétit et la gourmandise des consommateurs pour cette chair jaunâtre.

» Le passage du caïman du bateau dans le parc ne laisse pas que d'être intéressant. La barque s'accoste au parc, qui est un enclos de troncs de palmiers juxtaposés dans la vase du rivage. Il est recouvert par d'autres troncs horizontaux et juxtaposés dont on enlève quelques-uns pour y jeter les caïmans au fur et à mesure qu'on les retire de la barque.

» Pour cela le pêcheur jette dans le panneau du vivier un nœud coulant où s'engage le reptile que le pêcheur amène à l'ouverture du panneau dès que la corde est passée en dessous de ses deux pattes de devant. La bête s'agite, tourne et retourne et ne fait que serrer par la torsion le lien qui la retient captive.

» Elle ouvre sa bouche démesurée, fait claquer ses énormes dents, mais un des pêcheurs, muni d'un brin de rotin, saisit le moment où les deux mâchoires sont rapprochées et, en un tour de main, il a lié l'extrémité du museau du monstre, qu'on peut alors transporter sans danger dans le parc.

» Un homme bouche alors avec les doigts ses yeux jaunes, pleins d'une férocité indicible. D'autres prennent à bras le corps la bête réduite à l'inertie par la perte de la lumière et la jettent dans le parc, d'où elle ne sortira de la même façon que pour recevoir le coup de la mort et être débitée aux nombreux amateurs.

» Ces animaux d'une voracité prodigieuse restent dans les parcs de pêcheurs sans aucune espèce de nourriture, et vivent ainsi des mois entiers.

» D'ailleurs leurs mâchoires sont liées, et, s'il arrive qu'ils brisent leur muselière de rotin, ils en sont quittes pour se donner quelques vigoureux coups de dents qui ensanglantent l'eau au parc, sans amener cependant la mort d'aucun de ces hideux captifs.

» On a pu voir longtemps à Saigon, au village de Phu-my, au delà du second pont de l'Avalanche, un parc à caïmans bien approvisionné qui a disparu lorsque ce village de chrétiens touranais a été transporté et fixé à l'intérieur de la ville, aux environs du troisième pont. »

En somme, c'était là une chasse organisée, à peu près sans risques pour le chasseur. Mais le crocodile prenait de temps en temps de cruelles revanches.

(L'OPINION, 15 février 1944.)

La *Table des matières de* l'année 1943, classée par auteurs et par matière, vient de paraître.

Elle sera encartée dans ce numéro et distribuée gratuitement à nos abonnés, et mise en vente chez nos dépositaires au prix de 1 piastre.

La *Table des matières* de 1940 à 1942 inclus, déjà parue, est en vente chez nos dépositaires de Hanoi, Hué, Saigon et Phnompenh.

---

*Recherchons nos 1, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 9, 14, 15, 16, 18, 19, 20, 132 d'*Indochine.

Faire offre à la Revue.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LA VIE INDOCHINOISE

Le Gouverneur Général à Saigon.

Le Vice-Amiral d'Escadre Jean Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, est arrivé le 24 février à Saigon.

Le Gouverneur Général est accompagné du directeur de son Cabinet. Il a été rejoint d'autre part à Saigon par MM. de Boisanger, directeur du Service diplomatique, Chauvet, directeur des Affaires politiques, et Arnoux, Intendant de police.

Tournées de l'Amiral dans l'Ouest Cochinchinois.

Reprenant et poursuivant ses inspections dans l'Ouest cochinchinois, le Gouverneur Général accompagné de M. Hoeffel, du vice-amiral Bérenger, et de M. Chauvet, s'est rendu le 24 février à Rach-gia.

Au début de l'après-midi, le Chef de la Fédération s'est rendu au Casier tonkinois où il a visité le centre administratif, ses ateliers et son dispensaire. En regagnant le chef-lieu, le Gouverneur Général s'est arrêté aux nouveaux magasins à paddy.

Le Gouverneur Général et le Gouverneur de la Cochinchine ont quitté Rach-gia le 25 de bonne heure pour se rendre dans la région de Bac-liêu.

A proximité de la délégation de Goquao s'embranche la nouvelle route qui prolonge directement vers Ca-mau et Nam-can la route Hatien-Rachgia. L'Amiral a inauguré ce tronçon parallèle à la côte du golfe de Siam et qui réduit considérablement la longueur du trajet Rachgia-Camau.

A Ca-mau, le Chef de la Fédération a insisté sur l'intérêt très vif que présente pour l'Indochine la mise en valeur de cette extrême pointe méridionale de la Cochinchine où au marécage désertique de la mangrove succèdent peu à peu une exploitation forestière méthodique et la riziculture.

Après un court arrêt à Cai-nuoc, le cortège a gagné Nam-can où s'achève, à la suite d'un effort considérable, l'organisation d'un centre coquet.

Le Gouverneur Général, le Gouverneur de la Cochinchine et leur suite se sont embarqués à Nam-can à bord des canonnières *Tourane* et *My-Tho* pour aller inspecter le reboisement de Nha-Luân, puis le centre de Tanan, qui vient lui aussi d'être remarquablement organisé grâce aux efforts conjugués de l'administration provinciale et du service forestier.

Le Gouverneur Général est allé vers la fin de l'après-midi à Bac-lieu, où il a visité les salines, l'hôpital et diverses créations récentes du chef-lieu.

Il s'est rendu ensuite à Soc-trang où il est allé examiner les greniers à paddy qui viennent d'être construits.

A l'issue de cette tournée, il a tenu à donner aux riziculteurs les consignes que commandent les circonstances actuelles.

L'Amiral Decoux et M. Hoeffel sont rentrés à Saigon dans la soirée du 26 février.

Le renouveau littéraire franco-annamite.

L'actuel renouveau littéraire franco-annamite ne sera pas, plus tard, considéré comme un des moindres paradoxes de notre époque. Suite d'un mouvement continu qui plonge ses racines dans un passé déjà lointain, il paraîtrait cependant inattendu à qui ne considérerait que les difficultés que rencontre aujourd'hui l'industrie de l'édition et les soucis matériels de toutes sortes qui accaparent une grande part de l'attention de chacun.

Il est pourtant un fait qui se manifeste d'abord par la présentation matérielle des ouvrages, laquelle est particulièrement soignée (signalons en passant certaines remarquables éditions sur papiers artisanaux de haute qualité). Il se manifeste aussi par la valeur du style et, ce qui est plus révélateur encore, par l'objet traité et la qualité de la pensée. C'en est même là le trait essentiel : moins de sensation que de sentiment, moins de sentiment que de pensée, bref, abandon progressif du romantisme, retour à un classicisme du meilleur aloi. Et c'est par là, notamment que le renouveau littéraire en Indochine épouse le rythme qui fut, dès avant la guerre, celui de la littérature française métropolitaine et qui s'est encore accentué au cours de ces dernières années.

Mais ce qui caractérise en outre notre renouveau littéraire indochinois, c'est une copénétration plus diversifiée, plus réfléchie, plus vraie encore que naguère, de la littérature française et de la littérature annamite. Entre la littérature en langue annamite de pure inspiration traditionnelle et la littérature française, nous pouvons discerner, plus nettement, deux variétés intermédiaires qui participent à l'une et à l'autre : littérature en langue annamite d'inspiration française, littérature en langue française d'inspiration annamite, qui offrent entre elles et la même parenté et les mêmes différences qui se pourraient déceler entre l'œuvre provençale française d'un Frédéric Mistral et l'œuvre franco-provençale d'un Alphonse Daudet.

Ce sont bien ces divers aspects que nous trouvons dans les récentes éditions Alexandre-de-Rhodes et dont nous citerons suivant la chronologie de leur parution les principales :

Kim Vân Kiêu, qui, on le sait, est le poème national de l'Annam, traduit par Nguyên-van-Vinh ;

Luoc-Khao Viêt-Ngu (Essai sur la langue annamite), traduction Lê-van-Nuu ;

Fables de La Fontaine, traduit par Nguyên-van-Vinh ;

Le paysan tonkinois à travers le parler populaire, traduction Pham-Quynh ;

— *Tre con hat, tre con choi* (Les enfants chantent, les enfants jouent), traduction Nguyên-van-Vinh ;

Chinh-Phu Ngâm (Complainte de la femme du guerrier), traduction Bui-van-Lang ;

Contes de Perrault, traduction Nguyên-van-Vinh ;

Thuong-Chi Van-tap (Œuvres littéraires de Thuong-Chi qui sont la réédition d'articles de S. E. Pham-Quynh).

Ces éditions, dont le tirage total a presque atteint la centaine de mille, sont pour la plupart épuisées, fait regrettable en soi, qui montre cependant quel éclatant succès fut le leur dans les milieux lettrés de la Fédération et marque le haut rang que l'Indochine a su et entend conserver, en toutes circonstances, aux choses de l'esprit.

Tournées d'inspection du Résident Supérieur Haelewyn.

Après avoir visité, le 19 février, les concessions de Phu-man et My-khê, le Résident Supérieur au Tonkin a fait une tournée d'inspection à Son-tay, le 27 février. A l'issue de cette tournée, il a visité quelques phu et huyên. Dans toutes ces circonscriptions, le Chef du Protectorat se fit exposer les affaires administratives et les réalisations en cours.

Dès son retour à Son-tay, M. le Résident Supérieur visita l'Atelier d'artisanat, ainsi que le centre d'Enseignement secondaire aménagé pour les écoliers évacués d'Hanoi.

Le Chef du Protectorat fut de retour à Hanoi vers 20 heures.

Le 22 février, le Résident Supérieur au Tonkin s'était rendu en tournée d'inspection au Tam-dao, l'important centre de dispersion de la province de Vinh-yên.

Il y avait visité les installations scolaires destinées aux élèves évacués d'Hanoi, le Centre de Jeunesse féminine, la Maternité et l'Infirmerie de la Station.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

M. Tsuyoshi Tsukamoto nommé Consul général à Saigon.

M. Tsuyoshi Tsukamoto, consul général du Japon à Harbin, a été nommé consul général à Saigon.

Fête annuelle des étudiants en Droit.

Le 19 février a eu lieu, sous la présidence de M. Camerlynck, directeur de la Faculté de Droit, dans les salons de l'A.F.I.M.A., la fête annuelle des Etudiants en Droit.

Jamais manifestation d'étudiants n'eut autant de succès et de brio ; ce fut sans conteste une réussite éclatante.

Une atmosphère de gaieté, de cordialité, d'intimité même, ne cessa de régner. Il n'y avait plus ni professeurs, ni étudiants, ni 1re année ni anciens, il ne restait que des amis français et annamites heureux de passer une bonne soirée et d'affirmer que la collaboration franco-indochinoise peut se placer sous tous les signes, même sous celui de la gaieté et de la bonne humeur.

Naissances, Mariages, Décès...

NAISSANCES.

ANNAM

Michèle, fille de M. et de Mme **Palisse.**

TONKIN

Joël, fils de M. et de Mme **Duerren** (4 février 1944) ;

Marcelle, fille de M. et de Mme **Amalorpavenadin** (19 février 1944) ;

Jean-Claude, fils de M. et de Mme **Billard** (20 février 1944) ;

Georges, fils de M. et de Mme **Vaucheret** (22 février 1944) ;

Hervé, sœur de Alain, Guy, Joël, Yann et Maryvonne **Gervais de Lafond** (23 février 1944).

COCHINCHINE

Antoine Nguyên-huu-Loi, fils de M. et Mme **Nguyên-huu-Dê** (10 février 1944) ;

Jean, fils de M. et de Mme **Consigny** (14 février 1944) ;

Jean-Bertrand, fils de M. et de Mme **Cradit** (14 février 1944) ;

Jeannine, fille de M. et de Mme Joseph **Michel** (16 février 1944) ;

Monique, fille de M. et de Mme **Baillif** (18 février 1944) ;

Gérard, fils de M. et de Mme **Monfreid** ;

Anne-Marie, fille de M. et de Mme **Surcouf** (14 février 1944).

CAMBODGE

Jean-François, fils de M. et de Mme **Gipoulon** ;

Hervé, fils de M. et de Mme **Trouchet** (9 février 1944) ;

Hélène, petite sœur de Michèle, Mireille et Joële **Lambefort.**

FIANÇAILLES.

TONKIN

M. Jacques **Germé** avec Mlle **Nguyên-thi-Thông** ;

M. Robert **Delbart** avec Mlle Louise **Bahl** ;

M. **Ngô-mau-Lam**, dit Khoa, avec Mlle **Bui-xuan-Son.**

COCHINCHINE

M. Alexandre **Larrive** avec Mlle Suzanne **Dallemagne** ;

M. **Valentin** avec Mlle **Agnès Mignon.**

MARIAGES.

TONKIN

M. **Vu-pham-Thuyên** avec Mlle **Vu-thi-Bui-Huyên** (3 mars 1944) ;

M. Lucien **Duriez** avec Mlle Renée **Louis-Joseph** (26 février 1944).

COCHINCHINE

M. Bernard **Daubos** avec Mlle Juanita **Allier-Ginouves** (15 février 1944) ;

M. **Nguyên-chi-Nhiêu** avec Mlle **Duong-thi-Day** ;

M. Jean **Monge** avec Mlle **Chanjou** (19 février 1944).

DÉCÈS.

ANNAM

Mme **Tran-chan-Thanh**, née **Luu-van-Anh.**

TONKIN

M. Auguste **Jean** (20 février 1944) ;

M. Emile **Bocquet** (15 février 1944) ;

Mme Vve **Thanh-xuan-Côn** née Nguyên-thi-Hai (21 février 1944) ;

M. Phu-Linh **Do-van-Thanh** (24 février 1944).

COCHINCHINE

Parel, frère de M. Henry **de Fontaine-Goubert** (12 février 1944) ;

Mme Vve **Maurin**, née Mimant (4 février 1944) ;

M. **Tran-van-Luu** (10 février 1944) ;

M. **Tran-van-Hoanh** (10 février 1944) ;

Mme Soucie **Francisque**, née Dessaints (14 février 1944) ;

Sœur **Laurencia** (19 février 1944).

CAMBODGE

M. F. **Latuillerie** ;

Mme **Do-van-Sinh**, née Tran-thi-Trang (18 février 1944).

COURRIER DE NOS LECTEURS

~ **L. D. Q..., Nam-dinh.** — Voyez notre réponse à N. V. T. dans notre numéro précédent. Tous les genres sont admis à concourir pour le « prix littéraire de l'Indochine » et non les seuls romans ou études historiques. Vous pouvez donc présenter des vers, des essais, des ouvrages critiques, des souvenirs de voyage ou d'enfance, etc... La seule valeur littéraire entrera en ligne de compte.

~ **B. S..., Hanoi.** — Comme nous l'indiquons en tête du journal, les abonnements partent du début de chaque mois. C'est pourquoi, cher lecteur, nous vous avons abonné à partir du n° 179 (3 février) et non à partir du n° 181.

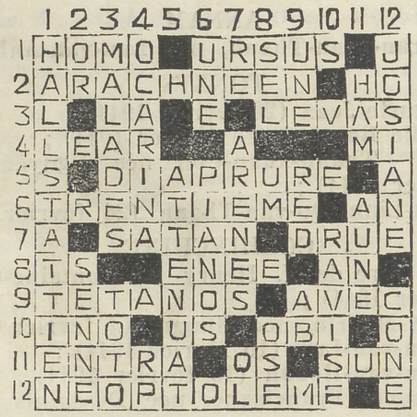
~ **N. S..., Saigon.** — Puisque vous désirez devenir « sportif », ambition honorable, nous ne saurions que vous conseiller de débuter par la marche à pied : exercice simple, hygiénique et d'ailleurs connu depuis assez longtemps. Il a l'avantage de pouvoir se pratiquer sans matériel spécial. Certains utilisent bien des souliers à pointes, mais nous vous le déconseillons pour les parcours pédestres urbains. Nous désapprouvons également le port des éperons plutôt réservés aux cavaliers. (Pour ma part, d'ailleurs, je les enlève toujours avant de monter à cheval, car ils peuvent exciter d'une façon dangereuse des montures habituellement paisibles.)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

~ **A. M..., Saigon.** — Le retard dû à vous adresser l'abonnement que vous avez bien voulu souscrire ne nous est pas imputable : Entre le moment où nous adressons le recouvrement postal correspondant à nos abonnements de diffusion et celui où celui-ci nous revient, il s'écoule près d'un mois. Et c'est évidemment le retour de ce recouvrement qui nous indique que vous vous êtes abonné.

~ **P. V..., Hanoi.** — Bien que le punch échauffe les esprits, le rhum n'est pas considéré comme alcool carburant par la Régie. Il doit donc être accompagné d'un acquit-à-caution pour son transport.

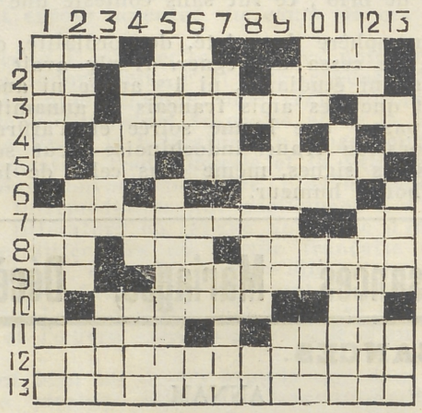
SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 147



MOTS CROISÉS N° 148

Horizontalement.

1. — Véhicule — Initiales du nom et du prénom d'un célèbre physiologiste français — Difformité.
2. — Souvent plus fort qu'un roi — Poète, qui tenta une réforme dans la poésie française — Découvrit le procédé de la ligature des artères.
3. — Pays des Rhétais — Audace — Lance une hypothèse.
4. — Blessa adroitement un roi.
5. — D'un verbe qui exprime la joie — Employé dans les laboratoires.
6. — Initiales d'un fameux consul romain — Poste de douane très connu.
7. — Partie importante d'un tube — Possessif.
8. — Fait partie d'une des premières leçons des lecteurs apprentis — Terroir où croît quelque chose — Chirurgien célèbre.
9. — Pronom — Qui sont à l'intérieur des corps.
10. — Se dit de personnes sérieuses — Possessif.
11. — Pays d'un fameux oracle — Ile qui forma, de 1898 à 1911, un état autonome.



Verticalement.

1. — Roi européen — Manque de sveltesse.
2. — Dieu bienfaisant de la mythologie scandinave — Chirurgien célèbre.
3. — Immortel militariste — Rapport.
4. — Espèce de poires — Oui du Midi — Préoccupa les alchimistes.
5. — Expression d'insouciance — Prise de passion.
6. — Faire connaître — Terme de marine.
7. — Fait son trou — Sert à comparer.
8. — Etendard.
9. — Agit sur les graisses.
10. — A Caudebec — Familier — Deux lettres de Retz.
11. — Conjonction — Liqueur — Protocole.
12. — Possessif — Chambre.
13. — Princesse meuglante — Concitoyen.

COMPAGNIE DES EAUX ET D'ÉLECTRICITÉ DE L'INDOCHINE

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 95.000.000 DE FRANCS

Siège Social à PARIS : 62 bis, Av. d'Iéna, 16e arrondissement

-:- *Direction Générale à Saigon : 72, Rue Paul-Blanchy* -:-

Usines Électriques à Saigon, Cholon, Phnompenh, Dalat

ÉTUDES, FOURNITURES ET MONTAGE

de toutes installations électriques particulières et industrielles, hydrauliques et frigorifique

FOURNITURE, POSE ET RÉPARATION

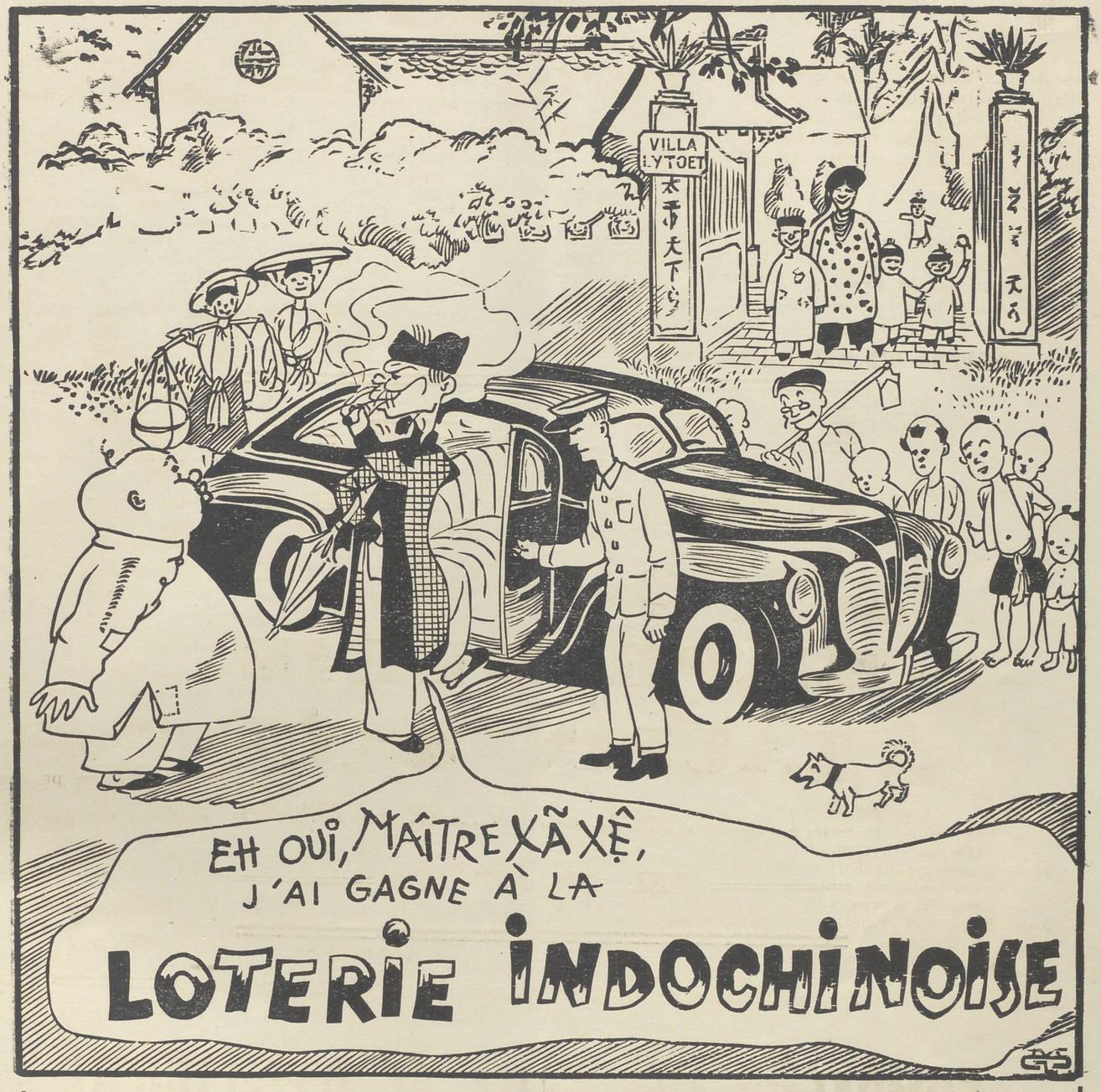
de matériel d'éclairage électrique, ventilation force motrice etc...

Registre de Commerce Saigon N° 278

Vu pour autorisation d'imprimer (Arrêté n° 6921 du 2-10-42).

Le Gérant : TRUONG-CONG-DINH. Imprimerie G. TAUPIN ET Cie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



SOCIÉTÉ INDOCHINOISE D'ÉLECTRICITÉ

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 60.000.000 DE FRANCS

Siège Social : 62 bis, Avenue d'Iéna, PARIS

Inspection : 69, Bd Francis-Garnier, HANOI

TOUTES LES APPLICATIONS DE L'ÉLECTRICITÉ :

Etude, Fourniture et Montage de toutes installations électriques et hydrauliques — Fourniture, pose, réparations de matériel d'éclairage, ventilation, force motrice, etc...

Pour tous renseignements, s'adresser aux Bureaux de la Société:

HANOI — HAIPHONG — NAMDINH — FORT-BAYARD

et dans les principaux centres du Delta.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

OFFSET
PHOTOGRAVURE
TYPOGRAPHIE
IMPRIMERIE
TAUPIN & C^IE
8, 10, 12, RUE DUVILLIER – HANOI
TÉL. N^os 147-148

Université Côte d'Azur. Bibliothèques